

BIOGRAPHIE

Henri Tranquille et l'amour des livres

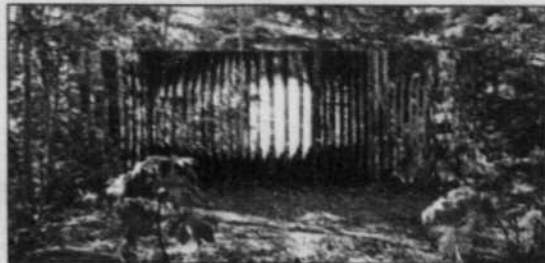
Page E 3



DE VISU

Métis: jardins et art contemporain

Page E 5



Livres et Culture



LES SAGES FOUS

Mollusque étrange tiré de Bizzarium

FESTIVAL D'ÉTÉ DE QUÉBEC

Irrésistibles fous

Après *Paradissimo* et ses mythiques autruches, la troupe de théâtre de rue Les Sages Fous se pointe au Festival d'été de Québec pour lancer *Bizzarium*, sa toute nouvelle création inspirée des cabinets de curiosité. Du jamais vu sur la terre.

ISABELLE PORTER

Québec — On en entend peu parler, mais Les Sages Fous font un tabac partout dans le monde. «*La grande différence dans les publics, raconte Jacob Brind'Amour, l'un des trois membres réguliers de la troupe, est dans le cercle que les gens font autour de nous. Dans les pays germaniques par exemple, le cercle est parfait, droit, et ne bouge pas, alors qu'en Italie, il n'y en a pas, de cercle. En Espagne, c'est une espèce de rond complètement bordélique et en Sardaigne, les gens s'approchaient tout près de nous. Enfin, dans les Balkans, en Croatie, il n'y avait plus de barrière, comme si la guerre avait détruit les barrières normales.*»

Qu'ils aient vu *Paradissimo* de près ou de loin, les festivals sont tous d'accord: Les Sages Fous sont irrésistibles. Sans paroles, surprenants, suscitant le rire et la peur, les spectacles des Sages Fous mettent en scène les créatures les plus fantastiques de notre imaginaire. Ils appellent cela de «*archéologie onirique*». Tout juste rentré d'une série de spectacles à Singapour, Jacob Brind'Amour tente de nous décrire *Bizzarium*: «*Ça concerne l'étude des créatures qui n'ont pas encore été découvertes par la science, comme une sirène lacustre, par exemple. Le monstre du Loch Ness est aussi dans cette catégorie, mais c'est un faux, bien entendu. Dans le milieu, on sait que c'est de la désinformation.*»

VOIR PAGE E 2 : FOUS



ALLIANCE ATLANTIS VIVAFILM

Aurore: vie et mort d'une pop-martyre

Quatre-vingt-cinq ans après le fait divers qui a bouleversé le Québec et cinquante-quatre ans après le film qui a stigmatisé l'imaginaire collectif des Québécois, la petite Aurore Gagnon ressuscite sous l'effet des électrochocs de Cinémaimaginaire et d'Alliance.

MARTIN BILODEAU

En 1964, dans la revue *Parti pris*, Denys Arcand, alors documentariste à l'ONF, se livrait à une passionnante analyse des films *A tout prendre*, de Claude Jutra, qui venait de sortir, et de *La Petite Aurore, l'enfant martyre*, réalisé par Jean-Yves Bigras treize ans plus tôt. À propos de ce dernier film, il écrivait: «*J'ai cru en voyant le film que peut-être il s'agissait là d'une œuvre cynique, un super-canular, fait par des gens lucides et cruels, uniquement intéressés à s'assurer un succès financier auprès du peuple québécois.*»

Le cinéaste aurait voulu transmettre un message subliminal à sa conjointe, la productrice Denise Robert, qu'il ne s'y serait pas mieux pris. Comment, en effet, ne pas percevoir dans cet *Aurore* qui pointe, fruit d'un partenariat entre Cinémaimaginaire (dont Denise Robert est la patronne) et Alliance Atlantis Vivafilm, le cynisme et l'opportunisme d'entrepreneurs du cinéma qui, enivrés par le triomphe de *Séraphin*, cherchent le Klondike

dans le répertoire de la Grande Noirceur?

Leussent-ils réinventé, modernisé et rendu pertinent qu'ils mériteraient, sinon notre admiration, du moins notre clémence. Or la nouvelle version du martyre par Luc Dionne, «*inspirée*» du roman d'André Mathieu, ne fait que réactualiser bêtement un des films les plus stupides de notre cinématographie — qui plus est en s'y mesurant presque à son désavantage.

Si, pour des raisons d'embargo, je ne peux ici me pencher sur les défauts de ce médiocre téléfilm, sa sortie la semaine prochaine nous invite, dans l'intervalle, à nous pencher sur le chemin parcouru par la petite Aurore dans la dramaturgie québécoise. D'ailleurs, le seul fait que ce prénom soit devenu une locution populaire désignant une personne persécutée n'est-il par révélateur des stigmates que le sort de la malheureuse enfant a laissées dans l'inconscient collectif des Québécois?

Une «Passion»

La petite Aurore Gagnon (1908-1920) ne dormait pas au cimetière depuis un an lorsque Léon Petitjean et Henri Rollin décidèrent de transposer sa vie et sa souffrance dans une «*Passion*» intitulée *Aurore l'enfant martyre*. Le fait divers survenu à Fortierville, dans le comté de Lotbinière, avait créé un émoi inédit dans la population québécoise, qui avait suivi en prière le procès pour meurtre de Marie-Anne Houde et de Téléphore Gagnon, respectivement belle-mère et père naturel d'Aurore. Elevée au rang de martyre, l'enfant s'était aussitôt réincarnée au théâtre en une représentation angélique,

voire sacralisée, dans une pièce passée de deux à quatre actes (le martyre, la mort, le procès et le châtiement) et jouée plus de 5000 fois depuis. Exception faite de l'étonnante relecture qu'en a faite René-Richard Cyr au Quat'Sous en 1984, la carrière commerciale de la pièce du tandem Petitjean-Rollin a pris fin avec la production de l'éprouvant film de Jean-Yves Bigras, sorti au plus fort des politiques obscurantistes de Maurice Duplessis.

Libéré de prison pour bonne conduite en 1925, Téléphore Gagnon ne s'était jamais opposé publiquement à la pièce de théâtre du tandem Petitjean-Rollin, pas plus qu'à toutes les autres — dont celle qu'Henri Deyglun a écrite en 1927. Auteur du roman dont le film avait été tiré, Marc Forrez racontait d'ailleurs qu'après avoir assisté incognito à une représentation de la pièce, l'infâme menuisier de Fortierville avait conclu: «*C'est ça et c'est pas ça.*»

«*Pas ça!*», c'est cependant ce qu'il a déclaré en 1951 en prenant connaissance du projet d'adaptation cinématographique par France Film. Au terme d'un recours judiciaire hautement publicisé, sa demande d'injonction a été rejetée par le tribunal. Si bien que la petite Aurore (campée par la petite Yvonne Laflamme) a pu, en noir et blanc s'il vous plaît, recevoir les coups de tisonnier brûlant, manger les tartines de lessive, dévaler l'escalier du grenier, bref, subir pour nous pêcheurs les sévices qui ont précipité sa rencontre avec Dieu.

VOIR PAGE E 8 : AURORE

En vente chez ARCHAMBAULT®

TRIOLOGIE MUSIQUE VOUS PRÉSENTE SES NOUVEAUTÉS

Patsy Gallant / Tout va trop vite
Une compilation des plus grands succès de Patsy Gallant

Aujourd'hui encore... / Hommage à Aznavour
Un vibrant hommage en chansons par 15 artistes du Québec

Philippe Laloux / Bleu de mémoire
Avec la collaboration de Jean-Pierre Zanella, de Paolo Ramos et de Francis Cavan

Paulo Magan / Les Machines
Guitariste de la défunte formation TSPC

Belle & Bum / Le monde de BELLE ET BUM
Avec la participation, entre autres, de: Lynda Tralie, Luck Merville, Paolo Ramos, Emeline Michel...

TRIOLOGIE, musicacion, BELLE ET BUM, SELECT

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

FOUS

SUITE DE LA PAGE E 1

Bizzarium met aussi en scène des chenilles qui se nourrissent de cire d'oreille, une pieuvre géante des Malouines, un couple de maringouins géants de l'Abitibi, «qui se nourrissent exclusivement du sang des jolies filles». On comprend qu'une partie de ce spectacle de rue se déroule dans l'eau. Mais, de là à savoir comment, il faudra le voir pour le croire...

La petite histoire

Les Sages Fous sont nés, il y a un peu plus de cinq ans, de la rencontre à Montréal entre Jacob Brind'Amour et sa voisine de palier, South Miller. «Elle fabriquait des masques et des marionnettes et moi j'étais intéressé par la piraterie, je voulais écumer les sept mers. Les deux ensemble, on se retrouvait autour de la figure du saltimbanque et on s'est dit qu'il fallait fonder une compagnie.» Il lâche l'université et part avec elle à New York pour vendre des marionnettes dans la rue. De retour à Montréal, le couple écrit des contes pour enfants, fait un peu de théâtre jeunes publics et part finalement s'installer à Trois-Rivières où les rejoint la troisième tête du trio, Sylvain Lompré.

Jacob Brind'Amour ne croit pas que la troupe aurait mieux ou moins bien réussi si la compagnie était restée à Montréal: «Les avantages ici, c'est qu'on a un accès plus facile aux décideurs. [...] Et à Trois-Rivières, il n'y a pas de loi qui nous empêche de jouer dans la rue. [...] Par contre, on est assez loin du bassin de créateurs et il nous faut souvent faire venir des gens de Québec ou de Montréal. Il faut savoir planifier.» Les Sages Fous ont aussi quitté la ville par conviction: «Pour nous, la décentralisation culturelle, c'est important. On pense que le Québec en a besoin. Il y a comme un virage qui s'est effectué en Europe durant les années 1950 que nous, ici, n'avons jamais vécu.»

Le Bizzarium est la deuxième création de la troupe. La première, Paradissimo, qui mettait en scène d'impressionnantes autruches, en est à sa quatrième année de tournée et est déjà passée par 70 festi-



SOURCE FESTIVAL D'ÉTÉ DE QUÉBEC
Les autruches de la troupe de théâtre de rue Les Sages Fous

vals internationaux. Les Sages Fous aiment trémousser leurs spectacles longtemps: «On ne voulait pas être une usine à faire des spectacles, dans la rue, dans les salles, dans des appartements. On a réalisé qu'on pouvait faire strictement tout ce qu'on voulait et on a mis tout le temps qu'il fallait pour le faire.»

Tandis que Bizzarium mènera Les Sages Fous à Syracuse et au festival Zones théâtrales d'Ottawa, Paradissimo les guidera probablement à Moscou, en Irlande et à Barcelone. Jacob Brind'Amour explique que les deux projets sont nés ensemble. «On a fait les deux autruches en pensant qu'elles allaient tirer le cabinet de curiosité [...], en se disant que ça allait juste être des bêtes de somme.» Or il appert que les marionnettes ont le plein contrôle sur leur destin. «Il y avait un mâle autruche et une femelle, on les a laissés tout seuls dans l'atelier et là... il y a eu un œuf. Alors finalement, c'est leur histoire qu'on a décidé de raconter.»

Collaboratrice du Devoir

Du 7 au 10 juillet
Entre 18h et 23h, rue Saint-Jean,
à Québec

Humeur voyageuse

Quand la littérature devient «une terre d'asile» ouverte à tous les songes qui se terrent en chacun de nous

«Il n'y a pas de voyage innocent», dit le narrateur de *Quenamican*, dont la femme vient de partir à la découverte du Mexique et qui s'engage, lui, avide et insatiable lecteur, sur les traces d'un Gérard de Nerval solitaire et tourmenté, explorant l'Orient et ses mystères et s'aventurant jusqu'au Nouveau Monde.

Avec ce roman-voyage qui tient du philosophique et littéraire, où se mêlent rêve et réalité et se superposent lieux et époques en un mystérieux jeu de miroirs, Roger Magini, écrivain à la plume inquiète, poète de «l'espace du dedans», poursuit sa plongée au cœur des ténèbres de l'âme humaine.

Dans ce roman où l'intelligence prend sans cesse le relais de l'émotion, où on glisse de la sensation à l'impression, puis de l'impression à la méditation, la littérature devient «une terre d'asile» ouverte à tous les songes qui se terrent en chacun de nous. Et l'écriture, un acte amoureux.

Oscillations existentielles

«Renaît-on mon amour comme le phénix renaît de ses cendres?», demande Marguerite à son compagnon avant de s'envoler pour le Mexique? Ce dernier revoit en un éclair «le beau Rick et l'émouvante Ilse se séparant à jamais» dans le film *Casa-*

blanca. Il essaie de fredonner *As Time Goes By*, mais ça ne passe pas. «Comment maintenir ce qui a été défait, comment recomposer ce qui s'est décomposé, comment recréer ce que le feu a consumé», se demande à son tour le narrateur. Un ange viendra-t-il — comme dans le poème de Baudelaire — «un soir de rose et de bleu mystique ranimer, fidèle et joyeux, les miroirs ternis et les flammes mortes» des vieux amants?

Pour tromper l'attente quotidienne du retour de Marguerite — tout gravite autour de cette espérance redoublée d'angoisse, de vide à combler —, le narrateur accueille par ses amis en Corbières

apprivoise ce coin qu'il avait cru oublié mais qui a survécu dans sa mémoire comme une arrièr-sensation. Les journées se rattachent les unes aux autres avec leur cortège de livres lus, «plus aimés que jamais pour leurs rêves éveillés», de diners au cours desquels se cachent de grands moments de plaisir, d'allégresse et de volupté.

Quand le cœur désemparé se fait trop lourd, le narrateur, la tristesse à la boutonnière, squatte les bas-fonds du rêve au son de la voix du grand chanteur de flamenco Manolo Caracol, ni caverneuse, ni déchirée, qui vient des profondeurs, par le souffle expiré jusqu'au bout, par l'intensité de tout l'être.

Quotidiennement, l'invité à l'humeur voyageuse, rêveuse, se rend à Narbonne. Il s'installe à la

terrasse d'un café sous les platanes longeant le canal, en face du vieux marché, replonge dans les *Cheuvres complètes* de Nerval, suit le poète dans son *Voyage en Orient* (Égypte, Levant, Turquie) — un Orient au sens métaphysique du terme, qui désigne ce «pôle au-dedans de nous-mêmes» — puis vers ce Mexique mythique qui le fascine: «Dans les écritures déchiffrées des anciens Mexicains est évoqué un lieu où l'on vit selon ses désirs, *Quenamican*.»

Les oscillations existentielles du poète toujours en «quête de ce moi intérieur, sauvage, que l'homme apprivoise à la fois comme un enfantement laborieux et une réurrection nécessaire mais improbable», de même que sa dévotion à l'imaginaire, trouvent des résonances au plus profond de l'esprit du narrateur. «J'ai toujours adoré ça, ce dédale entre l'imaginaire et le réel, je m'en délecte à m'y perdre, quel vertige.»

La littérature, une fête

Quenamican impose au lecteur un effort par son mode de narration et d'écriture zigzagant, qui pourrait sembler alambiqué si tout ne fonctionnait pas parfaitement. Fort d'une écriture expérimentée, tous les éléments narratifs s'imbriquent les uns dans les autres: les récits de voyage de Nerval et celui du narrateur, les digressions, les incises, les rêves qui rendent compte des méandres de ses pensées.

Que l'auteur salue au passage le labeur des artisans responsables de la typographie impeccable

du livre de l'écrivain voyageur Thomas Gage — premier étranger à visiter au milieu du XVII^e siècle les colonies espagnoles au Mexique et en Amérique centrale —, qu'il exprime un propos critique sur l'aneantissement des Indiens d'Amérique et la destruction des splendeurs originelles, qu'il commente la «longue marche» sur Mexico d'El Subcomandante et de l'Armée zapatiste de libération nationale en 2001, ou qu'il disserte sur la tyrannie de la passion qui «nous fait supporter l'insoutenable, l'intolérable, tous les paradoxes», chaque fois il arrive à organiser ces différents éléments, à les intégrer au récit, à donner à chacun sa place.

Quand on a l'occasion de lire une plume pleine de vivacité, de découvrir des histoires transformées par l'imagination et réinvesties par l'écriture, de voir un écrivain s'emparer de la création comme d'une chose qui est sienne, on se dit que la littérature est une fête et l'écriture, un tourment et un apaisement «dans une identique jubilation», pour reprendre l'expression de Nerval. Et qui sait, les lecteurs à l'humeur vagabonde et rêveuse découvriront peut-être en lisant *Quenamican* que c'est leur propre histoire qu'il sont en train de lire.

Collaboratrice du Devoir

QUENAMICAN

Roger Magini
La Pleine Lune
Montréal, 2005, 258 pages

ROMAN FRANÇAIS

Les soleils révolus de Simon Liberati

CHRISTIAN DESMEULES

C'est l'une des véritables sensations de la rentrée de l'automne dernier en France. Une sorte d'oiseau rare et nocturne qui laisse loin derrière, en matière de force de frappe, les minets échevelés qui retiennent les feux de la rampe. Hormis une petite campagne orchestrée par le magazine littéraire *Topo*, une apparition équivoque et désastreuse sur le plateau du *Tout le monde en parle* français, le premier roman de Simon Liberati a fait peu de vagues.

Avec ses vingt-neuf ans au charme un peu fatigué, revenu de tout sans être jamais vraiment allé nulle part, Claude Boudin, le narrateur de cette *Anthologie des apparitions*, présente toujours ce visage à la «beauté luciférienne qui lui avait valu de ne jamais travailler et de ne jamais prendre aucune décision». Adolescent des années soixante-dix, rescapé d'une génération post-hippie perdue entre romantisme de gauche et fascination pour l'argent, il traîne un passé qui brille avec l'éclat fascinant de soleils sombres et révolus. «Notre propos n'est pas de raconter des histoires mais d'évoquer des fantômes», avertit Simon Liberati.

A quinze ans et demi, les yeux déjà cernés, perchée à moitié nue sur des talons de douze centimètres, sa jeune sœur Marina, dont la trace s'est rapidement perdue entre Cannes, Paris et Los Angeles, l'accompagnait dans ces voyages au bout de la nuit. «Lorsque Marina et Claude entraient bras dessus bras dessous tels deux petits bergers d'idylle dans un restaurant ou un bar d'hôtel, le troupeau de clients fré-

missait et un silence, court comme un souffle, passait de table en table.»

Portrait moral d'une jeunesse droguée d'héroïne et de désillusion, rabatteurs sentimentaux, gitons de circonstance, qui marchandent sans frémir la perte de leur innocence à des émirs arabes en virée sur la Côte d'Azur. «Si l'on n'est pas capable de se déshonorer, si l'on sait dire non, c'est qu'on accorde de la valeur aux choses de ce monde, et par exemple au confort, à la sécurité, à l'estime de soi ou à la santé.»

Simon Liberati, à quarante-quatre ans, a choisi de laisser mûrir ses phrases avant de s'essayer au roman. Avec ce je-ne-sais-quoi du mémorialiste de l'ancien Régime qui revisite ses crimes, cet ex-rédacteur en chef du *Cosmopolitan* français écrit avec le dos droit et l'esprit souple. Étude de mœurs et morceaux choisis d'un théâtre décadent, *Anthologie des apparitions* prend aussi parfois un profil de traité d'aphorismes: «Les bouches des hommes et des femmes sont comme des baignoires d'hôtel, on oublie qu'elles ont beaucoup servi quand on a besoin d'elles.» Un bijou d'intelligence froide qui ouvre sur un gouffre de passions humaines.

Collaborateur du Devoir

ANTHOLOGIE
DES APPARITIONS
Simon Liberati
Flammarion
Paris, 2004, 222 pages

ANTHOLOGIE

Vin et ivresse en Islam

NAÏM KATTAN

À première vue, une anthologie du vin et de l'ivresse en

Islam peut sembler bizarre ou, du moins, inattendue. Car on sait que le Coran interdit toute boisson alcoolique. D'ailleurs, Chebel cite le texte qui impose l'interdit. Cela ne rend que plus surprenante l'existence d'écrivains, de poètes, d'historiens et de médecins qui, sous le règne de l'Islam, ont chanté le vin ou, du moins, tenté de le réhabiliter.

Ce dernier est certes interdit ici-bas mais, comme le dit le Prophète lui-même, au paradis il est une abondante récompense. Il y eut diverses manières de contourner l'interdiction. Des médecins ont fait prévaloir la valeur thérapeutique du vin. Les mystiques soufis lui ont reconnu des qualités qui permettent d'atteindre une élévation spirituelle et qui, au lieu d'éloigner d'Allah, aident à s'en approcher. On cite Jalal Eddine Rûmi: l'amour de la femme et l'ivresse sont des voies qui conduisent à Dieu.

Interdit et transgression

Cependant, certains écrits, tout en reconnaissant l'interdit, le transgressent. C'est surtout le cas d'Abou Nuwas, le grand poète du IX^e siècle, qui fut protégé par le calife Haroun al-Rachid et par son fils al-Amin:

«Touchée Cesse de me blâmer, car blâmer est inciter (à boire encore)!

Soigne-moi plutôt avec ce vin qui fut le mal.

Liqueur dorée, les tristesses ne sont pas ses hôtes

Touchée par la pierre, celle-ci serait touchée par la joie.»

Les Mille et une nuits sont des contes populaires où s'étalent l'érotisme et l'ivresse. On y trouve des astuces pour contrecarrer l'interdit. Le chantre le plus connu est le savant persan Omar Khayyâm, qui lui aussi propose une justification de la boisson:

«Le vin est défendu, car tout dépend de qui le boit,

Et aussi de sa qualité et de la compagnie du buveur.

Ces trois conditions réalisées, tu peux dire:

«Qui donc boit du vin, si ce n'est le sage?»

D'une très belle présentation, cette anthologie est un plaisir à lire. Chebel nous présente des hommes qui, tout en affirmant leur appartenance religieuse et en dépit des rigueurs des théologiens, ont cherché des moyens de vivre et de chanter le plaisir et l'ivresse.

Collaborateur du Devoir

ANTHOLOGIE DU VIN ET
DE L'IVRESSE EN ISLAM
Malek Chebel
Le Seuil
Paris, 2005, 274 pages

NUIT

LE MAGAZINE DU LIVRE

Numéro 99

en librairie le 1^{er} juillet 2005

Marie-Claire Blais par
Armelle Datin ; un rap inédit
par Tania Kontoyanni ; des
livres sur des phénomènes



Marie-Claire Blais Photo: Michel Tremblay

de société par Laurent Laplante ; Brina Svit
par Michèle Bernard ;
«Écrivain méconnu du
XX^e siècle» Georges
Navel par Bruno Curatolo ;
«Le livre jamais lu» par Mario Bergeron ;
«Littérature jeunesse» par Laurent Laplante
(accès gratuit dans Internet).



Brina Svit Photo: Jacques Sessier

Site Internet www.nuitblanche.com

Tous les abonnés (version papier) y ont accès gratuitement

Abonnez-vous : 4 numéros pour 31,06 \$ taxes incluses

Nom : Prénom :
Adresse :
Ville : Code postal :
Tél. : Courriel :
 Par carte de crédit Visa n° :
Date d'expiration : Ci-joint mon paiement par chèque

Envoyez votre chèque à l'ordre de Nuit blanche, 1026, rue Saint-Jean, bureau 403,
Québec (Québec), G1R 1R7 Tél.: (418) 692-1354 Télécop.: (418) 692-1355

La BOUQUINERIE

vous offre les plus beaux
livres et disques compacts
d'occasion
à une fraction du prix du neuf.
Arts, philosophie, littérature,
histoire; musique francophone,
classique, jazz et d'avant-garde.

Achat à domicile

4075, rue Saint-Denis, Angle Duluth
288-5567

799, Mont-Royal Est
Angle St-Hubert • Métro Mont-Royal
523-5628

LIVRES

Tranquille amour des livres

CAROLINE MONTPETIT

Je n'ai jamais connu la Librairie Tranquille. Je n'ai jamais franchi, à la recherche d'un livre, compagnon de quelques heures, le portail de ce temple du livre, qui s'est trouvé successivement rue Sainte-Catherine, rue Saint-Denis et avenue du Mont-Royal.

Et pourtant, le personnage d'Henri Tranquille, libraire par excellence, très grand amoureux des livres, fait depuis longtemps partie de mon imaginaire. C'est la figure, qui a presque 90 ans aujourd'hui, d'un éclaircisseur, de l'un de ses meneurs qui ont forcé la venue des livres au Québec, avec celui d'une certaine laïcité et, dans son ensemble, de la Révolution tranquille.

Il disait qu'un «livre bien choisi devrait être attaqué le soir même comme une conversation commencée doit se poursuivre. Ainsi se développe la curiosité intellectuelle». Cette conversation, il l'a entamée avec des centaines et des centaines de clients, des interlocuteurs, des amis.

Un ancien client, aujourd'hui directeur du *Devoir*, m'a même conté que le tranquille libraire avait longuement houspillé un voleur de livres avant de finalement le laisser partir avec le butin volé! C'est dire comment il respectait les lecteurs...

Pour rendre hommage à ce maître, Yves Gauthier publie ces temps-ci une biographie d'Henri Tranquille aux Éditions du Septentrion. Sous le titre *Monsieur Livre, Henri Tranquille*, il retrace la vie du libraire, le début de sa passion pour les livres, ses bons coups et ses revers comme libraire, puis une sorte de consécration qui s'est associée à un certain déclin, et qui en a peut-être fait un monument avant l'âge. Le métier de libraire n'est sans doute pas apprécié à sa juste valeur aujourd'hui.

Reste qu'Henri Tranquille aimait tant les livres qu'il se résignait parfois même mal à les vendre. Et que cette passion lui est venue dès le cours classique, qu'il a commencé comme boursier en prétendant devenir prêtre, avant d'abandonner par honnêteté. Là, déjà, il achetait, lisait et revendait les livres pour les autres étudiants. À l'époque, c'est Rabelais qui le marque par-dessus tout, «à cause de la qualité de sa langue et de sa grande culture».

Dans les années 30, l'édition de la littérature québécoise n'est pas rentable — «Le serait-elle actuellement sans les subventions?», demande d'ailleurs l'auteur. Et l'éditeur Valiquette, pour lequel travaille Tranquille à un dollar par jour, de 9h à 23h —, profite de la guerre en Europe pour publier plusieurs auteurs français. Autour



LE DEVOIR
Henri Tranquille en 1947

de 1942, on peut donc rencontrer Georges Simenon ou Antoine de Saint-Exupéry aux éditions de la rue Saint-Urbain...

La vie de libraire que raconte Yves Gauthier, qui connaît Henri Tranquille depuis le collège et qui a fréquenté sa librairie à partir de 1957, n'a pourtant rien de facile, malgré l'aura romantique qu'elle revêt. C'est une vie entière à tenter de joindre les deux bouts, à équilibrer les entrées de livres et les sorties, et à regretter, parfois sans doute malgré soi, les rares livres vendus...

Cette passion, qui est en fait la passion de lire, n'a jamais quitté Henri Tranquille, qui lui a même sacrifié une vocation d'écrivain. «Quand on est un gros lecteur, dit-il, on ne peut presque pas cesser de l'être. C'est sûrement pourquoi je n'ai pas écrit davantage. J'avais trop de plaisir à lire, à faire des trouvailles.»

L'homme avait aussi le sens de la promotion, savait attirer l'attention des médias. Il est par-dessus tout connu pour avoir organisé le lancement du sulfureux *Refus global*, le 9 août 1948, dans la librairie qu'il avait ouverte le 8 mai précédent. Mais Tranquille tempère aujourd'hui la portée de cet événement. «Les journaux en ont parlé. Mais ça n'a rien changé. Le Refus global, ça s'est pas vendu!», dit-il.

Anticonformiste, communiste puis brièvement fascinant, indépendantiste vaincu, Tranquille aura vraiment été de tous les débats intellectuels de son époque. Il reste à espérer que l'hommage qu'on lui rend ici n'est pas un tribut à un règne du livre et du véritable libraire aujourd'hui révolu.

Le Devoir

MONSIEUR LIVRE,
HENRI TRANQUILLE

Yves Gauthier
Éditions du Septentrion
Sillery, 2005, 283 pages



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Henri Tranquille en 1990: une vie entière à tenter de joindre les deux bouts, à équilibrer les entrées de livres et les sorties, et à regretter, parfois sans doute malgré soi, les rares livres vendus...

Un nouveau Rebus

MARIE LABRECQUE

S'il n'a pas encore atteint ici la notoriété d'un James Ellroy ou d'un Michael Connelly, Ian Rankin est une grosse pointe du polar anglo-saxon. Depuis 1987, il a écrit quinze romans mettant en vedette l'inspecteur Rebus, une œuvre primée et traduite en vingt-six langues.

Pour le lecteur étranger, l'un des attraits des polars réalistes de Rankin tient à leur décor écossais pur malt. L'auteur, né en 1960 au pays de Walter Scott, est lié de façon indissociable à la ville d'Édimbourg. La belle cité lui offre un cadre idéal, avec sa riche histoire, sa dimension secrète, son climat imprévisible, sa géographie étouffante, sa gastronomie exotique et malsaine (sandwich au *corned beef* et à la betterave, scotch egg — œuf dur entouré de chair à saucisse!). Et, bien sûr, ses nombreux pubs, où l'inspecteur Rebus passe beaucoup de temps à enfilier bière et whisky.

Le protagoniste d'Ian Rankin ne dépare pas la tradition des héros du roman noir: porté sur la bouteille, solitaire (il est divorcé et ne voit plus ni son ex-épouse ni sa fille) et réfractaire à l'autorité, il mène ses enquêtes à sa guise, sans trop s'encombrer des règles procédurières, ce qui lui vaut des ennuis avec ses supérieurs.

Dixième roman de la série Rebus traduit en français, *La Colline des chagrins* s'ancre dans le passé sordide d'Édimbourg. Comme il le fait souvent, Rankin part d'un fait véridique: en 1836, la découverte mystérieuse de 17 cercueils miniatures abritant des poupées de bois au fond d'une cave. Cette énigme historique (selon une hypothèse récente, cet étrange mémorial serait lié aux crimes de Burke et Hare, qui avaient assassiné 17 personnes afin de vendre leurs cadavres aux profs d'anatomie) explique peut-être pourquoi on a retrouvé un petit cercueil similaire à proximité du manoir de la famille de Flip Balfour, une jeune fille de bonne famille portée disparue depuis une semaine...

En cherchant la trace d'autres minicercueils, l'inspecteur Rebus exhume d'anciennes affaires non résolues. Y aurait-il un lien avec la disparition de Flip? Pendant que Rebus traque la piste incertaine du passé (avec l'aide d'une séduisante conservatrice de musée), sa jeune collègue Siobhan Clark est entraînée dans un passionnant jeu de rôles sur Internet par un mystérieux correspondant virtuel de Flip. Surnommé Quizmaster, le suspect soumet à la policière des énigmes qui, à chaque étape, la promènent dans divers lieux au cœur ou au tour d'Édimbourg. Un jeu qui pourrait s'avérer dangereux...

Si le dénouement de *La Colline des chagrins* ne comporte finalement pas de grande surprise, on suit avec beaucoup d'intérêt cette enquête complexe, qui suit en parallèle des chemins aussi décalés que l'Histoire et les nouvelles technologies! Et Rankin a le don d'écrire des dialogues qui sonnent juste.

Le roman s'attarde aussi beaucoup aux relations entre les différents personnages d'enquêteurs, des rapports tissés de rivalité, de jeux de pouvoir, de jalousie ou d'émulation. Il montre de manière convaincante le dilemme des jeunes policiers (particulièrement ici, des femmes) désirant se tailler une place au soleil, sans pour autant «renoncer à une part de soi-même pour monter en grade». L'auteur dépeint notamment le tiraillement de Siobhan, ambitieuse mais séduite par les méthodes inorthodoxes de Rebus... Suivra-t-elle la mauvaise pente de son aîné? On devine en tout cas que cet intéressant personnage est appelé à prendre une place grandissante dans l'univers d'Ian Rankin.

Collaboratrice du Devoir

LA COLLINE
DES CHAGRINS
Ian Rankin
Traduit de l'anglais
par Daniel Lemoine
Éditions du Masque
Paris, 2005, 521 pages

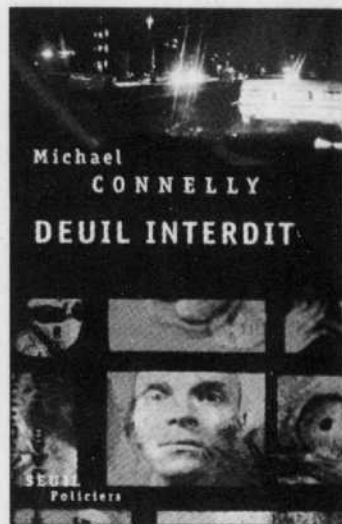
POLAR

Bosch est de retour!

MICHEL BÉLAIR

Ce coup-ci, ça y est: Harry Bosch est de retour au LAPD (Los Angeles Police Department). Après une retraite «officielle» qui n'aura duré que quelques années, après une dernière enquête à titre de «privé» qui lui aura permis d'éliminer enfin le tueur en série répondeur au nom du Poète (*Los Angeles River*), Bosch retrouve sa coéquipière Kiz Rider à la toute nouvelle escouade des Affaires non résolues. Pour amorcer sa nouvelle carrière, ils reprendront tous deux l'enquête sur le meurtre impuni d'une jeune adolescente, Becky Verloren, survenue 18 ans plus tôt dans les collines entourant Los Angeles.

Le coup de génie de Michael Connelly, c'est de faire participer le lecteur à l'enquête dès le départ puisque Bosch doit relire tout le dossier à partir d'une trace d'ADN retrouvée sur l'arme du crime. La toute première journée du retour de Bosch, on pourra ainsi rencontrer tous les personnages liés de près ou de loin à l'affaire; le père et la mère de Becky, qui n'ont jamais pu se faire à sa disparition et dont les vies détruites sont demeurées figées dans le temps; ses copines de l'époque aussi, qui ne comprennent toujours pas ce qui a pu se passer, de même que le seul flic ayant participé à l'enquête et qui soit encore vivant.



La manière Connelly

En filigrane, on voit prendre forme peu à peu le profil d'un petit truand minable, supraciste à ses heures, qui a eu l'idée saugrenue de laisser son ADN sur la gâchette du pistolet qui a tué la jeune Verloren, et que Bosch tentera de piéger en espérant qu'il le mène au coupable qui se promène toujours impunément. En l'espace d'une semaine à peine, en remontant méticuleusement toutes les pistes et en potassant le dossier de l'affaire jusqu'à le lire entre les lignes, Harry Bosch et Kiz Rider parviendront à provoquer une brusque accélération des choses. Soudain, tout se mettra

à aller très, très vite. Trop vite même. Et avant qu'ils arrivent à résoudre l'affaire, le cadavre d'une nouvelle victime presque innocente s'ajoutera à celui de Becky Verloren...

Derrière tout cela, il y a toujours la manière Michael Connelly, son sens du détail anodin, sa façon de raconter, de faire ressortir la petitesse des uns et la grandeur ordinaire des autres. Et Los Angeles, bien sûr. Attachante, inhumaine et monstrueuse tout à la fois, cette ville impossible est l'un des person-

nages préférés de Connelly à travers ses livres, quels que soient ses héros. De Laurel Canyon, où Bosch vit à flanc de colline, jusqu'au dédale du centre-ville, Connelly trouve là un terrain fertile où l'on ne peut que souhaiter qu'il s'épavarde encore.

Le Devoir

DEUIL INTERDIT

Michael Connelly
Le Seuil, collection «Policiers»
Paris, 2005, 389 pages

YVES BEAUCHEMIN
CHARLES LE TÉMÉRAIRE
Un saut dans le vide
416 pages • 24,95 \$

JACQUES SAVOIE
LES SOUPES CÉLESTES
280 pages • 24,95 \$

JANE URQUHART
LES AMANTS DE PIERRE
488 pages • 29,95 \$

LOUIS GAUTHIER
VOYAGE EN INDE
avec un grand détour
280 pages • 24,95 \$

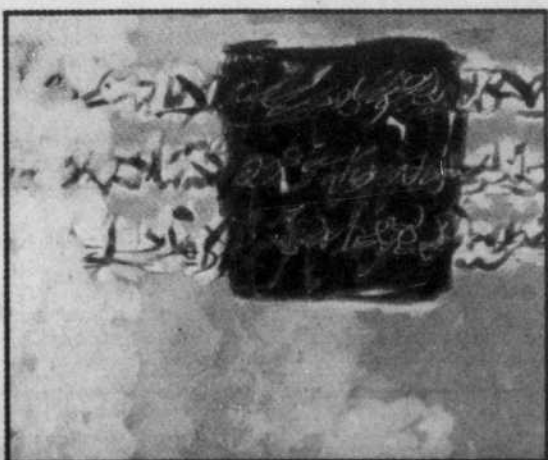
Les romans de l'été sont chez Fides

www.editionsfides.com

EXPOSITION • DU 7 JUILLET AU 14 AOÛT

Fragments pigmentés

Peintures de YOUSSEF GHARBAOUI • Poèmes d'ARNE EL INANI



Petits pois noirs dispersés sur la neige
Ménus êtres qui cherchent à dire
Qui vont à tâtons vers un sens à venir

l'aire libre

2769, DE SALABERRY, MONTRÉAL
SORTIE 4 DE L'AUTOROUTE 15
(514) 897-4083 / 1-877-897-4083
WWW.LIBRAIRIEIMONNET.COM

Montréal
capitale mondiale
du livre



MONTRÉAL À LIVRE OUVERT

CIRCUIT DE DÉCOUVERTE URBAINE
SUR L'HISTOIRE DU LIVRE ET
DE LA LECTURE À MONTRÉAL

UNE OCCASION UNIQUE DE DÉCOUVRIR
LE PATRIMOINE LITTÉRAIRE MONTRÉALAIS

PROCHAINS CIRCUITS

- > Samedi 9 juillet de 9 h 30 à 13 h
- > Samedi 13 août de 9 h 30 à 13 h
- > Samedi 30 juillet de 9 h 30 à 13 h
- > Samedi 27 août de 9 h 30 à 13 h



Réservation obligatoire
au Collectif L'autre Montréal

Information : www.autremontreal.com
Réservation : (514) 521-7802
Prix du billet : 5,00 \$

mcml.canoe.com

GRAND PARTENAIRES: QUEBECOR INC., MEMBER, Québec, 844, 205, 88.5, STM

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Pour que la simplicité soit vraiment volontaire

Les porte-parole les plus consciencieux de la simplicité volontaire — et Dominique Boisvert en fait partie — sont des gens plutôt sympathiques. Ils privilégient l'être au lieu de l'avoir, ils respectent l'environnement, ils ont l'esprit communautaire, ils souhaitent sincèrement contribuer au bonheur de chacun et, dans l'esprit de notre époque un peu molle, ils proposent au lieu de sermonner. Tous ceux qui, un jour ou l'autre, ont eu du mal à joindre les deux bouts, ont été stressés par le rythme de leur vie et ont réfléchi au sens de la vie, ne peuvent que se reconnaître un peu dans ces sages des temps postmodernes qui leur proposent de ralentir pour mieux se réapproprier leur propre vie.

Dans *L'ABC de la simplicité volontaire*, Dominique Boisvert leur rappelle délicatement que l'argent ne fait pas le bonheur, qu'on peut, avec un peu de bonne volonté, résister à l'envahissement publicitaire et à la surconsommation pour renouer avec des valeurs plus enrichissantes sur le plan humain. Difficile, là-dessus, de le contredire: le désencombrement de l'existence, pour la plupart d'entre nous, est une opération salutaire qu'il faudrait avoir le courage de mener plus souvent.

Mais peut-on parler, pour autant, au sujet de la simplicité volontaire, d'un «véritable courant philosophique», comme le suggère le préfacier Serge Mongeau? Est-on là en face, comme l'avance Boisvert à son tour, d'un mouvement social qui mériterait qu'on lui consacre nos énergies de militants en quête de justice sociale? Il me semble que ce serait là beaucoup s'illusionner et confondre une modeste sagesse pratique avec un combat politique plus essentiel.

Bien conscient de ces enjeux, Boisvert n'hésite pas à poser la question de front: «Faut-il changer d'abord le cœur des individus ou les structures collec-



Louis Cornéliier

tives?» Il répond: «Et si c'était les deux à la fois, indissociablement?» Son argumentation n'est pas inintéressante: «Des individus qui cherchent, dans leur agir propre, à améliorer le sort du monde vont nécessairement appuyer aussi les changements collectifs ou structurels nécessaires.» En effet, pourrait-on conclure, mais le problème n'est pas aussi simple.

En insistant sur le caractère d'abord individuel de la démarche de simplicité volontaire (chacun à son rythme, à sa façon, à sa mesure), les tenants de ce courant donnent dans un relativisme dont le potentiel mobilisateur risque de s'épuiser rapidement. Si, par exemple, par souci environnemental, les membres de ma famille et moi choisissons de nous limiter à l'usage d'une seule petite automobile, il n'est pas dit que notre voisin, qui en a quatre grosses, choisira de suivre notre exemple. Pour lui, la simplicité volontaire signifiera peut-être de se limiter à deux grosses voitures et deux petites. Ainsi, la seule chose que nous partagerons sera notre bonne conscience respective, mais, à moyen terme, un problème d'équité risque de surgir et d'entraîner notre démobilisation (à quoi bon? nous dirons-nous) ou notre ressentiment (il ne comprend rien, celui-là). Nous serons peut-être, malgré tout, plus heu-

reux que lui, mais le sort du monde, lui, ne s'en portera guère mieux. Faute d'horizons communs clairement établis et de contraintes démocratiquement définies visant à les réaliser, le militantisme s'enferme dans une démarche personnelle peut-être réconfortante mais tristement inoffensive quant à l'objectif de justice sociale.

Dans le même sens, quand Dominique Boisvert écrit: «Si vous avez besoin de 50 000 \$ par an, votre dépendance à l'égard du travail sera forcément plus grande que si vous n'avez besoin que de 25 000 \$», il énonce une vérité de La Palice qui laisse en plan l'essentiel, c'est-à-dire la notion de la juste rétribution. Si je travaille au salaire minimum (environ 15 000 \$ par année), que dois-je faire? Ajuster ma vie en fonction de ce salaire de misère ou lutter pour améliorer mon sort et celui de mes semblables? Boisvert répondra que la première option ne concerne pas son discours puisqu'il s'agirait, dans ce cas, d'une simplicité involontaire. Mais, justement, cela ne confirme-t-il pas que la voie qu'il propose demeure l'apanage de ceux qui ont déjà plus que le nécessaire et qu'il est franchement abusif de prétendre que «rien ne vous empêche de reprendre le contrôle de votre propre vie si vous le voulez vraiment»? La simplicité volontaire, suggère-t-il, peut être un instrument de justice. Ne faudrait-il pas plutôt renverser cette logique et dire que la justice est la condition préalable à la pratique de la simplicité volontaire?

Comprenons-nous bien. Il ne s'agit pas de discréditer la simplicité volontaire, dont les fondements, comme sagesse pratique, présentent une évidente valeur. Il s'agit toutefois de reconnaître qu'il y aurait un moralisme indécent à faire miroiter aux pauvres qu'ils y sont invités sur un pied d'égalité avec les autres puisque quand on veut, on peut... à notre mesure.

La quête de la justice sociale — et cela s'applique aussi aux enjeux écologiques —, qu'on le veuille ou non, passe par le politique, qui n'est pas soluble dans le *lifestyle*, aussi noble et bien intentionné soit-il. Si la conscience des valeurs vraiment humanistes et écologiques est un moteur nécessaire d'un sain militantisme, leur mise en pratique exige des structures collectives pour être rendue possible. Selon Boisvert, la conscience doit dès maintenant engendrer des pratiques qui mèneront à des structures. Cette logique, malheureusement, avorte toujours avant l'atteinte de ses finalités politiques et réserve ainsi le privilège de la sagesse pratique à ceux qui en ont les moyens. La logique militante politique moderne sait bien, elle, que, pour donner une chance à l'universalisation du désir de sagesse pratique, la lutte, inspirée par la conscience, doit d'abord engendrer des structures de justice qui fixent les contours d'un monde commun.

La simplicité volontaire ne précèdera pas la justice sociale qui en est la condition; elle sera peut-être son enfant. En attendant, s'ils n'oublient pas que sagesse n'est pas lutte, rien n'interdit aux volontaires de se désencombrer.

Collaborateur du Devoir

louiscornellier@parroinfo.net

L'ABC DE LA SIMPLICITÉ VOLONTAIRE

Dominique Boisvert
Préface de Serge Mongeau
Ecosociété
Montréal, 2005, 160 pages

L'envers de la camisole

CAROLINE MONTPETIT

Ils vivent la folie de l'intérieur. La portent, bon an, mal an, envers et contre tous. Eux seuls savent à quelle montagne de préjugés ils sont confrontés, dans la rue, chez eux, et même chez le médecin. Eux seuls connaissent aussi la profondeur de leur souffrance. Le *Petit dictionnaire des idées reçues sur la folie*, qui lance ces temps-ci un troisième tirage, tente de dire et de démythifier, souvent par le biais de l'humour, la réalité des personnes souffrant de maladie mentale. Publié par Folie-Culture, il fournit ainsi un petit lexique visant à montrer l'envers de la camisole au grand public. Pour eux donc, un diagnostic est «un changement prescrit de statut social», un demeure est quel qu'un «qui reste chez lui», la désinstitutionnalisation est «un grand mot». Pour eux encore, la dignité est «plus difficile en pyjama», le désespoir est «le train au bout du tunnel», les antidépresseurs sont des «vélos chimiques pour piétons boiteux». Le psychiatre est celui qui «doit tout aux fous», le délire est «une explication qui traîne en longueur» et le sans-abri est «moins bien logé qu'une auto».

Folie-Culture est un organisme qui a été créé en 1984 par Autopsy, un groupe de défense des droits des personnes psychiatriques, et Obscure, un regroupement d'artistes québécois. Dès le début, l'objectif de l'organisme a été d'amener sur la place publique la question de la folie et de combattre les préjugés sur les problèmes de santé mentale. Régulièrement, depuis 1996, Folie-Culture organise des campagnes de sensibilisation. La campagne intitulée *Un traitement propre, propre* visait récemment à dénoncer la recrudescence de l'usage des électrochocs. Un défilé de camions de contention, organisé avec la participation de différents artistes, visait à sensibiliser la population à l'isolement des personnes souffrant de problèmes de santé mentale.

En 2000, l'idée est venue à l'or-

ganisme de lancer ce *Petit dictionnaire des idées reçues sur la folie*, inspiré du *Dictionnaire des idées reçues*, de Gustave Flaubert. Comme lui, il est ironique et souvent grinçant, et vise à dire des vérités autrement tues. La récolte d'une liste de préjugés vécus s'est faite auprès de personnes souffrant de problèmes de santé mentale, à travers les organismes communautaires qu'elles fréquentent. Ensuite, le comité de rédaction en a rédigé la version finale.

«On a voulu toucher le grand public de façon ironique, moins légère et plus sérieuse», explique Céline Marcotte, directrice de Folie-Culture. Reste que, sous le couvert de l'humour, le dictionnaire révèle parfois un désespoir abyssal.

Tout n'est pas perdu, cependant, et Céline Marcotte remarque une plus grande tolérance du grand public aux problèmes de santé mentale qu'autrefois. Quelques préjugés persistent cependant. Comme celui qui veut que les personnes souffrant de ces problèmes ne soient pas intelligentes. Ou encore qu'elles soient dangereuses, alors que la majorité le sont plus pour elles-mêmes que pour autrui. Ou encore celui qui veut qu'elles ne soient pas capables de travailler, qui fait qu'elles ont tant de difficultés à décrocher un emploi. Le *Petit dictionnaire des idées reçues sur la folie* et autres considérations tente de jeter un meilleur éclairage sur tout cela. Et de faire comprendre que la délinquance est parfois un «mal incurable», qu'obéir est souvent «écouter ceux qui crient le plus fort» et la douleur: «une exhortation à se mettre hors de soi».

Le Devoir

PETIT DICTIONNAIRE
DES IDÉES REÇUES
SUR LA FOLIE ET AUTRES
CONSIDÉRATIONS

Troisième tirage
Folie/Culture
Québec, 2005, sans pagination

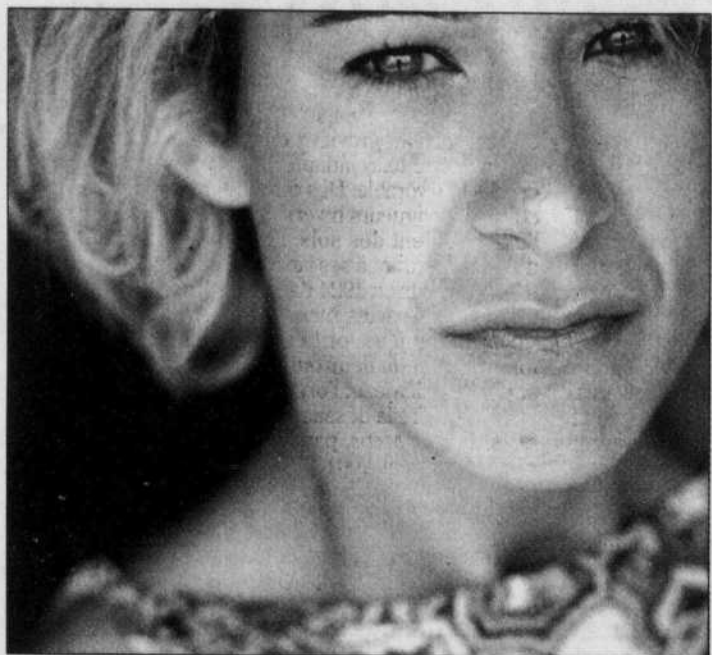
Aux Français le meilleur de Marie-jo Thério

LES MATINS HABITABLES
Marie-jo Thério
Naïve / GSI Musique (Sélect)

Cet album a d'abord paru en France: c'est pour ça qu'il y a dessus des réenregistrements des trois chansons majeures de la Marie-jo Thério que nous connaissons, nous, depuis une bonne dizaine d'années. À savoir: *A Moncton*, *Arbre à fruits*, *Arbre à fruits* et *Café Robinson*. Plus une reprise d'*Évangéline*, la chanson de Michel Conte devenue hymne national acadien, que Marie-jo Thério avait enregistrée en tout début de carrière en duo avec la chanteuse lyrique Rosemarie Landry.

J'établis une cause à effet parce qu'on sent bien qu'il s'agissait pour la compagnie de disques Naïve de positionner Marie-jo en France en tant que chanteuse acadienne plutôt que comme chanteuse québécoise, parmi une flopée d'autres chanteuses québécoises. On a donc marqué fortement l'appartenance historique avec *Évangéline*, et on a ramené la fille dans le Café Robinson que tenait son frère à Moncton. C'est que l'Acadie, en passant par la Louisiane et les Cajuns, ça plaît là-bas. Je le dis sans cynisme. Y a qu'à lire les quelques lignes consacrées par la presse française à ce nouvel album: on ne manque pas de rappeler comment «un peuple tout entier a été déporté», et on décrit non sans délectation anthropologique le drôle de français qu'est le chiac, dialecte acadien.

Cela dit, nous retrouvons, nous, notre Marie-jo Thério, avec ses mélodies un peu trop libres, ce piano qu'elle caresse et maltraite comme si c'était son meilleur ami, ses chansons sans contours et ce personnage de douce folingue qu'elle incarne expertement. Les nouvelles chansons ressemblent en cela passablement à celles de l'album précédent, *La Maline*, moins les saynètes psychédéliques qui nous perdaient dans la brume. Ici, il y a une évidente volonté de cohésion, du moins dans les arrangements. Un quatuor de cordes tisse une sorte de grand hamac dans lequel les chansons, les anciennes comme les nouvelles, viennent se lover. Ça rend les manières vocales de Marie-jo, ses chuchotements, ses envolées, ses pauses abruptes, beaucoup plus lissées à l'oreille. Marie-jo demeure Marie-jo, sa poésie est encore impressionniste et parfois indéchiffrable (dans la bilingue *Bodily Deltas*, par exemple), ses



LAURENCE LABAT

Marie-jo Thério: un nouvel album très abouti.

airs sont encore extrêmement volatils, mais ces cordes et les guitares très enracinées de l'ami Bernard Falaise et de Bill Dillon (collaborateur de Daniel Lanois, choucho des Français) rattachent la chanteuse et son piano à la terre. Dans *J'vas m'en aller*, dans *Brille brille petite tortue*, l'équilibre est parfait.

Tout ça compose un album très abouti. Le meilleur de Marie-jo Thério, de loin. Peut-être bien par ses côtés a priori agaçants pour nous. Ça se tient à cause de l'esthétique Acadie, à cause de ces réenregistrements qui font admirablement corps avec le reste. Le portrait de Marie-jo n'avait jamais été aussi bien dessiné. Question de perspective.

Sylvain Cormier

DOUBLE VUE

CharlÉlie Couture
Flying Boat / GSI Musique
(Sélect)

C'est le je-ne-sais-plus-combientième album du cher CharlÉlie, mais son premier depuis qu'il vit dans la Grosse Pomme, et c'est aussi le premier disque dont il n'a pas composé les musiques. Et c'est certainement l'un des premiers disques où un auteur aura surtout travaillé avec des compositeurs sans les avoir jamais rencontrés en personne. En effet, c'est par Internet que tout s'est fait. Au hasard des méandres de la toile, CharlÉlie

s'est trouvé en contact avec des types d'un peu partout, un certain Dombance, un certain Mathias Delplanque, un gars de Marseille du nom d'Usthiac B., qui lui ont envoyé des musiques en MP3. Il n'en a pas fait une recette: quelques complices de longue date ont aussi été réquisitionnés, dont Alice Botté.

Cela dit, peu importe la méthode, l'important est que ça colle entre le texte et la musique, et c'est le plus souvent le cas ici. Ça se passe souvent en rap, forme qui sied tout à fait au verbe délié du CharlÉlie, notamment dans l'excellente *Ballade en ruine*, sorte de constat urbain de fin du monde, mais aussi dans *Appel à l'aide* (*Les Peurs*) et *Killer Zoom Zoom*. Les rimes se déclinent aussi en reggae à la Gainsbourg dans *Gangsters*, en folk-blues dans *Tourne en rond*, en chanson chanoisienne aussi.

Moi, pour dire la vérité, c'est le CharlÉlie chanson que j'aime. Celui

qui émeut plus que celui qui décrit l'état des lieux. Alors je zappe un peu le rap et passe directement aux ballades piano: *Estelle a disparu*, poignante évocation d'un fait divers terrible (la disparition d'une fillette); *Sers-toi de moi*, très très belle chanson d'un père à son enfant. CharlÉlie est un type moderne, bravo pour lui, mais plus important encore, c'est un homme sensible.

S. C.

CLASSIQUE

BACH

Cantates pour la Saint-Jean-Baptiste, BWV 7, 30 et 167. Suzie LeBlanc (soprano), Daniel Taylor (alto), Charles Daniels (ténor), Stephan MacLeod (basse), Montréal Baroque, dir. Eric Milnes. ATMA SACD 22400.

Fil rouge, qui reliera les éditions de Montréal Baroque pour les prochaines années, voici une collection de cantates de Bach dans l'esthétique défendue jadis par Joshua Rifkin: une voix par partie. Ce pari ne peut être réussi qu'avec un quatuor homogène qui se connaît bien et possède les mêmes réflexes musicaux. C'est tout à fait le cas dans ce disque rassemblant trois cantates pour la Saint-Jean-Baptiste, choix logique puisque le festival se tient précisément autour de cette fête. On notera que le programme 2005 (Saint-Michel) sera donné ce samedi soir à la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours. On relèvera enfin que ce premier volume est édité sous forme de SACD, que les possesseurs de CD pourront écouter normalement mais qui offre aux adeptes de l'écoute en multicanal une piste SACD admirablement équilibrée et très efficace.

Les caractéristiques principales du disque sont la lumière distillée par les effectifs réduits et le rebond imposé par le chef Eric Milnes; parfaitement en situation dans la *Cantate BWV 30*, et tout particulièrement son chœur introductif, «Freue dich» (Réjouis-toi). Oui, on se réjouit de la sensibilité des interventions de Daniel Taylor, de ces timbres orchestraux à la fois fondus mais à forte personnalité. L'achève opère réellement entre les quatre chanteurs et les vingt instrumentistes. Tout juste regretterai-je, petit bémol, la relative placidité et le manque d'autorité de la basse Stephan MacLeod dans ses airs.

Mais on écoute ce disque avec ferveur et joie.

Christophe Huss

du 12 juin au
4 septembre 2005

INTERNATIONALE D'ESTAMPE
BIENNALE TROIS-RIVIÈRES
CONTEMPORAINE

LE PLUS IMPORTANT
ÉVÈNEMENT EN ESTAMPE
AU CANADA

INFOS:
http://sites.laplus.net/biennale-trois-rivieres
biest@v3r.net
514-370-1117

RITA LETENDRE - Petits tableaux
et
ART PREMIER AFRICAÏN

Jusqu'au 3 septembre 2005

La galerie sera fermée du 17 juillet au 8 août 2005

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent #07-151-154-B99-1165 - Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 14h

JAZZIQUE

Sculptures: Jean-François André
Tableaux: André Schirmer et Biljana Vujicic
Œuvres sur papier: Nicolas Robert et Stéphan Senghor
jusqu'au 11 juillet

Studio 261
galerie d'art

261, St-Jacques Ouest, Montréal (Québec)
Tél.: (514) 845-0261 - www.studio261.ca

«Sur une évocation figurative émerge une conversion abstraite»

TABLEAUX RÉCENTS:

LOUISE FAUTEUX

et BERNARD GILBERT

Prolongation jusqu'au samedi 16 juillet

GALERIE BERNARD

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 277-0770
Horaires: mercredi 11h-17h, jeudi-vendredi 11h-20h, samedi 12h-17h et sur rendez-vous

SYMPOSIUM INTERNATIONAL D'ART IN SITU

FONDATION
DEROUIN

16 JUILLET AU 5 SEPTEMBRE 2005 - VAL-DAVID
www.fondationderouin.com

DE VISU

Festival de Métis

Quand l'art des jardins rime avec art contemporain

Que diriez-vous de humer le parfum des eucalyptus à deux pas du Saint-Laurent (Kate Cullity et Ryan Sims)? Aimerez-vous vous laisser emporter le long d'un toboggan géant au-dessus d'étranges épinettes bonzaï (BGL)? Avez-vous déjà déambulé la tête dans les nuages (Atelier Big City)? Voudriez-vous contempler de miroitants réseaux de camouflage zébrant ciel, mer et forêt en les faisant se télescoper (Benjamin Aranda et Chris Lasch)?

RENÉ VIAU

Grand-Métis — Ludiques, inédites, sensorielles, les créations du sixième Festival international des jardins de Métis bouscu-

lent les genres. Face aux jardins traditionnels d'Elsie Reford, elles modifient les a priori du visiteur. «Le spectateur est appelé à participer, à jouer, à poser des questions, à expérimenter un espace», indique Lesley Johnstone, historienne de l'art contemporain et commissaire du festival.

Inspiré au départ par la référence qu'est le Festival international de Chaumont en France, en cinq ans le Festival de Métis s'est imposé comme l'un des rendez-vous internationaux en la matière.

Cette saga au vert a d'abord germé dans l'imagination d'Alexander Reford, qui préside aux destinées du lieu et de ces jardins temporaires. Avec charme, calme et détermination, il emmène depuis 2000 créateurs et paysagistes vers des conceptions atypiques, guettant chaque fois la nouveauté technique ou poétique. Grâce à lui et à son équipe, Métis est devenu ce point annuel sur la création en matière de paysage et de jardin, sans se référer uniquement aux professionnels. Avec le



Modulations, des Français Philippe Coignet et David Serero.

corollaire de faire connaître ce qui se fait et de mettre à de jeunes créateurs le pied à l'étrier. «Nous voulions, dit-il, offrir une tribune aux concepteurs tant québécois et canadiens qu'étrangers tout en tentant de conquérir un nouveau pu-

leur des précieux pavots de l'Himalaya des jardins voisins d'Elsie Reford. Le pavot a été scanné, fractalisé. Les tonalités «éblouissantes» de la fleur s'affichaient à l'extrémité de ces balises à travers lesquelles le visiteur s'engage. À la fin du parcours se dévoilait au visiteur, saturée de pigments orange, la face cachée de ces jalons. «Immense exercice de créativité au sein d'une pratique axée sur le domaine public», explique Claude Cormier, Métis a ouvert les voies.»

Pas étonnant qu'aux côtés de Chaumont, Métis ait été un relais pour l'expérience nouvelle de Cornerstone, en Californie. Son directeur, Chris Hougie, est venu à Grand-Métis s'en inspirer afin de lancer à Sonoma cette première manifestation des jardins «autres» aux États-Unis. Cormier a été l'un des invités en 2004 de ce premier festival. Autre installation-vedette, *Réflexions colorées*, du Montréalais Hal Ingberg, enserre depuis 2003, d'un triangle de verre coloré, une parcelle de nature.

Remuer ciel et terre

Jardins de bâtons ou de verre... d'autres «favoris» ont choisi à Métis de manier l'ironie. Mousse Architecture de paysage (Charlotte Gaudette et Emmanuelle Tittley) fait intervenir de nouveau cet été son *Unité d'intervention paysagère mobile*. Autour de «jardins d'urgence», un conteneur transporte des outils nécessaires à la réhabilitation écologique en une veine à la fois Robinson et nomade. En bleu et vert, Suzan Herrington chorégraphie pour *Hip Hop* des figures surréalistes et un cheminement avec des fleurs et du houblon. Avatar de la maison fantôme de nos en-

fances, *Nettoyage à sec*, par AMMA, architecture du paysage, joue sur la surprise. Bulles de savon et franges balayantes évoquent avec humour le parcours d'un lave-auto qui envoie au visiteur des pulvérisations rafraîchissantes.

Le paysagiste Philippe Coignet et l'architecte français David Serero déclinent en «couper-cacher» les subtiles modulations de fougères s'entrecroisant à une structure réfléchissante d'inox. Reprenant le thème de la dissolution, Pierre et Maxime Bourgault invitent à observer à la longue-vue une sculpture de sel en train de se «réintégrer» lentement au fleuve. Le site est revisité jusqu'en son sous-sol par Charles Waldheim et Glenn Herman. *Subterrean*, leur jardin noir, donne à voir les réseaux enchevêtrés des racines et de l'hydrographie souterraine. Tout aussi underground, Lola Shepard et Mason White mettent en scène des prélèvements de différents sols de la région sous plexi transparent. Ici, les sédiments se font horizons. *La Tête dans les nuages*, de l'atelier Big City, est une échappée vers les jardins suspendus que sont ces toitures végétales en hauteur. Des racines, donc. Et des ailes!

Collaboration spéciale

FESTIVAL INTERNATIONAL DES JARDINS DE MÉTIS

Jardins de Métis, Grand-Métis
Tous les jours de 8h30 à 17h.
Jusqu'à 18h en juillet-août.
Jusqu'à 2 octobre
www.jardinsdemetis.com

Des fleurs pour Miss Elsie

E stevan Lodge n'était en 1887 qu'un camp de pêche au saumon. Lord Stephen, bâtisseur du Canadien Pacifique, fit son domaine de ce promontoire à l'embouchure de la rivière Métis. Nièce de lord Stephen, Elsie Meighen Reford hérite en 1924 de cette retraite grandiose. Philanthrope, suffragette, Elsie Reford était aussi une virtuose du lancer au saumon. Convalescente après une opération de l'appendicite, son médecin lui déconseilla en 1926 la pêche. Il craint que sa patiente de 54 ans n'ait plus la force de braver le courant. «Pourquoi ne pas vous mettre au jardinage?», lui suggère-t-il.

De cette prescription naît ce rassemblement de 300 variétés indigènes ou exotiques sur 18 hectares. Jardin contre nature! Loin de toute pépinière, cette néophyte se met en tête de transformer une forêt d'épinettes ne se prêtant guère à l'horticulture. Ténace, elle a raison des circonstances les plus difficiles. Elle fait creuser, ériger des murs, déplacer arbres et pierres. Elle forme des jardiniers. Obtenir les feuilles afin de fabriquer le compost très fin requis pour ses plantes exotiques relève en cette contrée de résineux

du casse-tête. Qu'à cela ne tienne! Elle les échange avec les fermiers voisins contre du saumon. Dosant tourbe, sable et gravier ramassés sur les grèves, elle fabrique une terre adaptée à chaque espèce. Un microclimat favorable. Des défenses mises en place pour contrer les rigueurs hivernales. Un entretien constant, l'amendement des sols, le maintien d'un bon taux d'acidité assurent à ses jardins beauté et pérennité.

Découverts en 1924 dans les gorges de Tsuang Po au Tibet, les pavots bleus, plutôt d'un turquoise profond et lumineux, ont été acclimatés par Elsie Reford. Rare, cette fleur qui s'épanouit en ce moment se fait l'emblème, et l'orgueil, du lieu.

On peut lire là-dessus:

■ *Jardins de Métis*, par Alexander Reford. Éditions Fides, Montréal, 2001.

■ *Le Paradis d'Elsie Reford: Les Jardins de Métis*, par Alexander Reford. Éditions de l'Homme, Montréal, 2004.

R. V.

ROTHKO
NEWMAN
BUSH
GAUCHER
MOLINARI
FRANKENTHALER

1^{ER} JUIN AU
7 AOÛT 2005

la forme-couleur

INCURSIONS DANS LE
COLOUR FIELD 1950-2005

Musée des beaux-arts de l'Ontario

ART
MÛR

La Revente

14 juillet au 20 août 2005

Art Mûr vous invite à placer vos oeuvres d'art contemporain en consignation à la galerie ou encore d'acquiescer des oeuvres de nouveau sur le marché.

Info: 514 933 0711
artmur@videotron.ca
5826 rue St-Hubert, Mtl.

Société de développement des entreprises culturelles
Québec

la Galerie d'art Stewart Hall
176, Bord du Lac, Pointe-Claire

Du 3 juillet au
28 août 2005

Paysages Oriental Occidental Est-Ouest

Catherine Young Bates
Andrea Blonar
Baowen Fan
Peter Krausz
Heather Midori Yamada

VERNISSAGE
le mercredi 6 juillet à 19h

Info: (514) 630-1254

festival international de jardins métis

jardins de métis / reford gardens
6^e édition
du 24 juin au 2 octobre 2005
jardins performance conférence

200, route 132, Grand-Métis (Québec) G0J 1Z0
(418) 775-2222 www.jardinsmetis.com



PASTEL INTERNATIONAL

Exposition d'Art International - 10^e anniversaire Pastel Society of Eastern Canada

Présidente d'honneur: *Ginette Reno*

8 au 17 juillet 2005, Salle Tudor, Ogilvy,

1307 Sainte-Catherine ouest, 5^e étage (aux heures d'ouverture du magasin)

La PSEC vous invite à son

Cocktail - Art & Jazz

Dimanche, 10 juillet, midi à 17 h.



Claude Texier

Culture

Raffinement à l'italienne

CAROLINE MONTPETIT

Gianmaria Testa est un charme, tant sur disque ou en spectacle que dans la vie. Joint par téléphone, il nous parle, dans un français impeccable, depuis l'Italie, où il occupe, dans la vie, un poste de chef de gare, c'est-à-dire qu'il aiguillonne les trains sur la ligne qui relie Nice à Turin. Dimanche soir, Gianmaria Testa revient à Montréal pour le Festival international de jazz, au Spectrum.

Ce spectacle tournera cette fois encore autour des chansons enregistrées sur le dernier disque de Testa, *Altre Latitudini*. Le batteur Philippe Garcia, qui était absent en février, s'ajoutera cependant à Enzo

Pietropaoli à la contrebasse et à Piero Ponso à la clarinette, donnant une couleur plus jazz à l'ensemble. À chaque album, Testa tente de recréer un tout, une cohérence. C'est pourquoi il lui arrive d'aller repiquer des chansons écrites il y a vingt ans mais qui jusqu'à présent n'avaient pas été enregistrées.

Il faut dire que le chanteur voit la musique comme une résistance, résistance au règne de Berlusconi, en Italie, résistance à la menace environnementale, à la guerre utilisée comme réponse à tout.

«J'ai comme l'impression qu'on est en train d'oublier l'humanité», dit-il d'une voix un peu triste. Reste la musique, si belle, alors qu'on est en train d'oublier la beauté même de la

nature. Et c'est précisément parce que la musique l'aide à vivre, parce qu'elle le fait un peu plus libre, qu'il n'a pas voulu en faire un métier, et qu'il s'astreint à mener cette double vie de chanteur et de chef de gare. «Le fait d'avoir un travail en dehors de la musique me donne une énorme liberté, parce que si je n'ai plus rien à dire, j'arrête», dit-il.

La nécessité d'écrire des chansons lui est d'ailleurs venue bien avant le succès. Mais c'est grâce à un concours de chansons en Italie, auquel il avait envoyé une cassette en 1995, que Gianmaria Testa s'est fait connaître par un producteur... français. Le Label Bleu, qui faisait surtout de la musique de jazz, avait décidé de lancer une collection en version originale. Et *Mongolfières*, le premier disque de Testa, en a fait partie. À partir de ce moment, Testa continue de chanter en italien mais perfectionne son français pour bien communiquer avec ses musiciens. Il admire aussi Leonard Cohen. «Ce sont des gens qui ont utilisé la chanson pas seulement stupidement pour vendre des disques mais pour dire quelque chose», dit-il. Il a aussi un faible pour Richard Desjardins, qu'il a déjà croisé en France. Et enfin il aime le Québec, pour son petit côté méditerranéen, «une chaleur qui n'est pas du tout anglo-saxonne».

Le Devoir

À Marrakech avec Randy

SERGE TRUFFAUT

Dans l'arbre du jazz, il y a une branche africaine. Elle est faite des sujets sonores chers aux Dogons; on pense à Julius Hemphill, aux mélodies maliennes, on pense à John Carter et à Chico Freeman, aux percussions du Ghana, voire Art Blakey, et aux lenteurs nord-africaines revues et corrigées par Randy Weston.

De tous les musiciens de jazz, ce pianiste né en 1926 à New York est probablement celui qui a le plus contribué, avec l'Art Ensemble of Chicago, à la greffe de la branche en question. Il fut en tout cas le premier à signer un album, en 1960, faisant écho aux horizons du continent noir.

Il a étudié, au sens propre, l'histoire de la nation africaine. Sa musique, ses structures sociales, ses rites. Il est allé jusqu'à s'installer à Tanger, où pendant des années il a voisiné avec Paul Bowles, mais surtout avec les percussionnistes marocains. Après quoi, il est retourné dans son Brooklyn natal où il a fondu ces nouvelles connaissances dans celles acquises auparavant auprès de Thelonious Monk et de Duke Ellington.

À la fin des années 80, grâce à la perspicacité du producteur Jean-Philippe Allard, Weston revient là où il devait être: sur le devant de la scène. Lorsqu'on pense à tous ceux qui ont disparu au



SOURCE POLYGRAM

Randy Weston

quatre productions avec la complicité de Melba Liston, orfèvre en arrangements, lesquels sont littéralement magnifiques. Surtout *The Spirits Of Our Ancestors*. S'il fallait composer la liste des «vingt disques à apporter sur une île déserte», il en ferait partie.

Après ce salut aux ancêtres, il y a eu *Volcano Blues*, *Saga* et *Khepera*. Sur tous ces albums, cet immense artiste prend un malin plaisir à faire l'alchimie du jazz avec des sonorités qui lui sont en apparence étrangères. L'Égypte, l'Afrique du Sud, le Japon, Weston les a adoptés.

Le spectacle qu'il va présenter lors du festival, ce soir (samedi) à 21h30 au Spectrum, sera plus percussif que ceux qu'il avait proposés lors de la série qui lui avait été consacrée il y a une dizaine d'années de cela. Cette fois-ci, il sera accompagné d'un contrebassiste et de deux rythmiciciens. Il va certainement nous plonger dans les nuits de Marrakech. Chose certaine, il est l'un des rares musiciens inscrits au programme méritant le qualificatif «à ne pas rater».

Le Devoir

NOS CHOIX

MARK KNOPFLER

Vingt ans après *Brothers In Arms* et *Money For Nothing* avec Sting, vingt-sept ans après *Sultans Of Swing* et ses fabuleux triolets, le gentleman-picker Mark Knopfler poursuit une carrière un brin pépère mais de noble teneur: ici un album, là une trame sonore le rappellent à notre bon souvenir. C'est le plus récent opus du monsieur, *Shangri-La*, chouette séance de folk-blues joué sur les pattes de derrière, qui nous le ramène en ville, rarissime passage qu'il ne faut absolument pas louper, quitte à faire la fortune d'un revendeur. Car il faut bien dire ceci: depuis que Chet Atkins a disparu, c'est lui le maître de la note discrète. Saluons-le dignement. Salle Wilfrid-Pelletier de la PdA, samedi 2 juillet à 20h30.

Sylvain Cormier

GERI ALLEN

Au trio, la pianiste Geri Allen s'y consacre depuis une douzaine d'années au moins. Avec Charlie

Haden à la contrebasse et Paul Motian à la batterie, elle a réalisé quelques-uns des meilleurs albums du genre. Son style se distingue par l'élégance. Par ce souci qu'elle a de jouer sur les nuances. Jamais elle n'agresse. Elle n'assène pas, elle sculpte. De tous les pianistes invités cette année, elle est pour nous la plus passionnante. Au Gesù, samedi à 22h30.

Serge Truffaut

TIM POSGATE HORN BAND

Le guitariste canadien Tim Posgate suscite doublement la curiosité. Il revient entouré de trois cuivres, dont un est nul autre que le maître du tuba Howard Johnson, qui a joué avec Mingus, Evans, Davis et Shepp, mais aussi avec Webern et Taj Mahal. Dans la série Jazz contemporain, les musiques de l'album seront peut-être «liftées», loin de la facture classique de certains morceaux du disque, qui font penser au Dave Douglas de l'étiquette Winter & Winter. Au MACM, dimanche, 21h.

Bernard Lamarche

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE Forget

DU 25 JUIN AU 28 AOÛT 2005

MERCREDI 6 JUILLET 28 \$
Roland Dyens, guitare
Quatuor Arthur-LeBlanc
Hommage au jazz et autres musiques
Soirée les amis du Domaine

JEUDI 7 JUILLET 16h - GRATUIT
Luluk Purwanto & the Helsdingen Trio «Tulipes 2005»
Un groupe de jazz Hollandais en tournée canadienne pour commémorer le 60^e anniversaire de la libération des Pays-Bas.
* Présenté exceptionnellement sur les terrains du Casino de Charlevoix.

VENDREDI 8 JUILLET 29 \$
[bjm_danse]
Direction artistique : Louis Robitaille
Ateliers chorégraphiques [bjm_danse]
Chorégraphes : Eric J. Miles, Neelanthi Vadivel, Zachary Whittenburg et Edgar Zendejas.
Mapa chorégraphe : Rodrigo Pederneiras ; Musique : Uakti

SAMEDI 9 JUILLET 30 \$
Soledad, tango nuevo
Génial, irrésistible!

LES BRUNCHES-MUSIQUE

Veillez noter que la série des brunches-musique est reportée à l'été 2006. Consultez notre programmation pour les autres activités du Festival et de l'Académie.

(418) 452-3535 ou 1-888-DFORGET (336-7438)
Programmation complète : www.domaineforget.com

festival classique des Hautes-Laurentides

Président d'honneur 2005 : Sylvain Lafrance, vice-président, Radio française de Radio-Canada

anciennement le Festival des Concerts du lac du 25 juin au 12 août

SAMEDI 2 JUILLET 20h Église de Lac-des-Îles
Carte blanche au Quatuor Claudel
Éloïse MARCIL & Marie-Josée ARPIN, violon
Annie PARENT, alto
Jeanne de Chantal MARCIL, violoncelle
Haydn, Beethoven, Ravel, Borodin, Morel...

SAMEDI 9 JUILLET 20h Église de Ferme-Neuve
Musique en Nouvelle-France
Concert sur instruments d'époque
Marin Marais, Lully, Ms de Trois-Rivières, J.C. Ballard, Henri Du Mont, anonymes...

INFORMATIONS : 1 888 597-2442 A 3H DE MONTRÉAL OU 2H D'OTTAWA
ADMISSION : 23\$ (GOUTER ET TAKES INCLUS) MINEURS ACCOMPAGNÉS / GRATUIT
EN COLLABORATION AVEC : LE DEVOIR, LA SCÈNA MUSICALE ET AUDIOBEC

FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL

30 JUIN AU 10 JUILLET 2005

LE FESTIVAL EST COMMENCÉ ! BILLETS EN VENTE MAINTENANT

350 CONCERTS EXTERIEURS GRATUITS ET 150 CONCERTS EN SALLE DONT

20 h 30 PLEINS FEUX SALLE WILFRID-PELLETIER - PdA 175, rue Sainte-Catherine Ouest

VOICES OF SOUL DEMAIN 1
SPATTI HABELLE, YANN PEBBLES, THE NEVILLE BROS., DEBORAH COX, JULY BLACK, JACKSOUL, SYLVIE DESGROSEILLERS ET CHORALE

BUENA VISTA SOCIAL CLUB OMARA PORTUONDO CE LUNDI 1
FLOR DE AMOR TOUR AVEC I MUSICI DE MONTRÉAL

SONNY ROLLINS CE MERCREDI 1
1, 2, 3... JAZZ GREGORY CHARLES SAMEDI PROCHAIN 1
CONCERT DE CLÔTURE

18 h 00 LES GRANDS CONCERTS Canada Trust Enregistrés par SACF THÉÂTRE MAISONNEUVE PdA 175, rue Sainte-Catherine Ouest

LAND OF THE SUN CHARLIE HADEN, GONZALO RUBALCABA CE VENDREDI 1
DR. JOHN CE VENDREDI 1
TOOTS THIELEMANS KENNY WERNER ET INVITÉS SPÉCIAUX CE VENDREDI 1

21 h 00 RYTHMES METROPOLIS 59, Sainte-Catherine Ouest

BONOBO HERBALISER D.J. FOOD PROGRAMME TRIPLE CE SAMEDI 3 JUILLET
NEVILLE BROTHERS PREMIÈRE PARTIE: MUMBO JUMBO VOODOO QUINTET CE SAMEDI 4 JUILLET

KHALED AVEC ELAN ATTIAS, KC PORTER, Walfredo Reyes, CHEB I SABBAN ET PLUS CE SAMEDI 8 JUILLET
SPANISH HARLEM ORCHESTRA EN PREMIÈRE PARTIE PAPO NOSS ET GREGORIO PARRICELLI CE SAMEDI 8 JUILLET

SPECTRUM DE MONTRÉAL : 318, rue Sainte-Catherine Ouest et dans les salles où les concerts ont lieu
TICKETPRO www.ticketpro.ca / (514) 908-9090 • 1 866 908-9090
PLACE DES ARTS (514) 842-2112 • 1 866 842-2112 • www.pda.qc.ca
ADMISSION (514) 790-1245 • 1 800 361-4595 / www.admission.com

Des coups de coeur du Québec aux trésors de Chine. Exaltez-vous!

DU 29 JUILLET AU 7 AOÛT

2005

GUANGZHOU BALLET L'ENSEMBLE AMATI

LOUISE LECAVALIER, *Cobalt Rouge* par Tedd Robinson
SYLVAIN LAFORTUNE, *Monsieur* par Estelle Clapeton
VICTOR QUIJADA, *Rubberbandance*
I MUSICI DE MONTRÉAL et Klezstory
HUBBARD STREET DANCE COMPANY Chicago
JEUNE BALLET DU QUÉBEC
CINÉ DANSE
Spectacles gratuits sur la scène extérieure

FESTIVAL DES ARTS DE SAINT-SAUVEUR

Billets / Réservations : 450.227.9935 www.artssaintsauveur.com

CINÉMA
OUTREMONT
 1248, rue Bernard Ouest (514) 495-9944
 www.theatreoutremont.ca
MAMAN LAST CALL, de François Bouvier
 Canada (Québec), 2004, 102 min. (G)
 Lundi 4 juillet 19 h 30

Cinéma

exCentris
 HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

CINÉMA

La bataille du financement

Je vous parlais récemment de l'embouteillage de projets déposés à la SODEC, institution publique qui, pour la première fois de son histoire, a dû évaluer 35 demandes d'appui pour des longs métrages en français — au lieu des quelque 20 habituelles. Depuis, les analystes ont poursuivi leur travail, des rapports d'évaluation ont été rédigés et les décisions finales, prises la semaine dernière, ont été rendues publiques mardi.



Martin Bilodeau

Au total, sept longs métrages se partagent une assiette de 5,8 millions de dollars. Ce qu'il faut pour vivre, le premier long métrage de Benoît Pilon (*Roger Toupin, épicier varié*), écrit par Bernard Emond (*La femme qui both*), a été retenu, ce qui doit faire plaisir à sa productrice, Bernadette Payeur, de l'ACPAV, qui il y a quelques semaines se disait très préoccupée par le virage commercial entrepris par nos institutions et par la pression faite sur elles par certains gros producteurs visant le commerce au sacrifice de l'art.

Qu'elle se rassure puisque, comme 27 autres producteurs sur les rangs, Denise Robert (*Aurore*) n'a pas obtenu l'aval de la SODEC pour son *Roméo et Juliette PQ*, auquel Yves Desgagnés était rattaché à titre de réalisateur. À l'inverse, Roger Frappier et son tandem gagnant de *La Grande Séduction*, Jean-François Pouliot (réalisateur) et Ken Scott (scénariste), ont obtenu le feu vert pour leur *Guide de la petite vengeance* (ex-*Petits plats froids*). Idem pour Nicole Robert (*Sur le seuil, Québec-Montréal*) et *Cheech*, que Patrice Sauvé (*La Vie, la vie*) réalisera d'après la pièce et le scénario de François Létourneau.

Quatre ans après *L'Ange de gondron*, Denis Chouinard retournera derrière la caméra, cette fois pour *Annie croyait aux esprits*, écrit en collaboration avec Monique Proulx et qui mettra en vedette un des beaux esprits de notre cinéma, Geneviève Bujold. Pour sa part, Gylaine Côté (*Elles étaient cinq*) n'aura pas attendu longtemps pour révéler au monde *Le Secret de ma mère*, une tragédie comédienne scénarisée par Martin Girard et dont le tournage est prévu à l'automne. Le directeur-photo d'*Elles étaient cinq*, Alexis

Durand-Braut, bien connu du monde de la publicité, fera ses premiers pas de metteur en scène avec *Ma fille, mon ange*, un thriller insolite sur les dessous de la pornographie qui réunira Michel Côté et Karine Vanasse.

Enfin, avant même que la SODEC ne garantisse son appui, Monique Mercure et Marie-Josée Croze avaient déjà accepté un face-à-face dans *L'Heure de la brunante*, qui marque le retour de Fernand Dansereau (*Les Filles de Caleb*) au cinéma de fiction, 23 ans après *Les Deux Aveux*.

La plupart de ces projets font encore l'objet d'une évaluation de la part de Téléfilm Canada, si bien que, pour certains, la bataille du financement n'est pas encore gagnée. On prévoit toutefois qu'à l'heure où les demandes affluent (Téléfilms évalue 43 projets), les deux institutions vont tenter, au meilleur de leurs capacités, de parler sur les mêmes poulains.

C.R.A.Z.Y. a franchi haut la main la première grande épreuve de sa carrière en salle: la sortie le 15 juin dernier d'*Idole instantanée*. Les chiffres de Cinéac montrent bien que le long métrage de Jean-Marc Vallée maintient le cap, avec des revenus avoisinant les trois millions de dollars. *Idole instantanée* devrait bientôt franchir la barre du million, un score honnête, mais bien en deçà des pronostics d'Alliance. Ajoutez à cela que, dans l'analyse des chiffres, le total des revenus fait souffrir l'effet d'un arbre cachant la forêt.

Ainsi, le week-end dernier, la comédie portée par Claudine Mercier a cumulé des recettes de 199 717 \$ sur 99 écrans, pour une moyenne de 2017 \$ par écran. Pendant la même période, *C.R.A.Z.Y.*, qui en était à son quatrième week-end, cumulait des recettes de 198 632 \$. Des revenus à peine inférieurs à ceux du film d'Yves Desgagnés mais qui, répartis sur ses 67 écrans, donnent une moyenne par écran de 2964 \$ — soit 30 % de plus qu'*Idole instantanée*. Des deux, on connaît le gagnant.

Collaborateur du Devoir

À chacun ses monstres...

WAR OF THE WORLDS (LA GUERRE DES MONDES)

De Steven Spielberg. Avec Tom Cruise, Dakota Fanning, Justin Chatwin, Tim Robbins, Miranda Otto. Scénario : Josh Friedman, David Koepp, d'après le roman de H.G. Wells. Image : Janusz Kaminski. Montage : Michael Kahn. Musique : John Williams. États-Unis, 2005, 116 minutes.

MARTIN BILODEAU

Alors que le cinéma québécois s'apprête à faire revivre la petite Aurore l'enfant martyre et la marâtre qui a précipité son trépas, Steven Spielberg revisite lui aussi des vieilles terreurs de l'après-guerre dans *La Guerre des mondes*, remake d'un film datant de 1953 — soit deux ans après le premier crépuscule cinématographique d'*Aurore*. A chacun ses monstres...

Le film est bien évidemment tiré du roman de H. G. Wells paru en 1898, qui à l'époque sublimait dans un cauchemar baroque les hantises de fin du monde qui remontent à chaque tournant de siècle. Si bien que la sortie en 2005 de cette nouvelle et tonitruante adaptation peut sembler, sur ce plan, anachronique. Un survol de la politique internationale qui sévit chez l'oncle Sam révèle toutefois qu'il n'en est rien, et que l'entreprise de Spielberg s'inscrit dans une tendance lourde visant à mythifier l'ailleurs et à exacerber le sentiment d'innocence collective.

L'innocence est du reste le principal motif de l'œuvre de Steven Spielberg, grand enfant de 58 ans qu'on a rarement connu si peu inspiré. Partant d'une matière première qui assume son ridicule, le cinéaste a fait de *La Guerre des mondes* un «best-of» réducteur de son cinéma et de ses influences. On y retrouve en effet, pêle-mêle, les thèmes, les motifs et les tics des *Dents de la mer* et de *Rencontres du troisième type*, jusqu'à *La Liste Schindler*, *Il faut sauver le soldat Ryan* et *Le Parc jurassique*. Non sans décocher chemin faisant quelques clin d'œil aux dieux Orson (Welles) et Alfred (Hitchcock). Spielberg, après tout, est un homme de foi.

Il faut que nous-mêmes en soyons investis pour survivre à



Justin Chatwin, Dakota Fanning et Tom Cruise dans *La Guerre des mondes*, de Steven Spielberg.

cet interminable tour de manège, où l'arsenal habituel de Spielberg montre de sérieux signes de fatigue. L'état de veille dans lequel ce film est censé nous plonger s'en trouve grandement perturbé à l'heure où une civilisation extraterrestre hostile à la nôtre débarque afin d'exterminer la race humaine, depuis l'Ukraine jusqu'à la Nouvelle-Angleterre. C'est dans ce dernier lieu qu'émerge le héros du film, Ray (Tom Cruise), débarqueur suryndiqué (c'est du moins l'avis de Spielberg), mauvais père d'un ado en pleine crise (Justin Chatwin) et d'une fillette extralucide (Dakota Fanning) laissés sous sa garde pour le week-end par leur mère (Miranda Otto), enceinte des œuvres d'un gosse de riches (David Alan Basche).

Lorsque les machines de guerre des envahisseurs (de grosses arai-

gnées à trois pattes surmontées d'une tête de cafard déclenchent des rayons qui carbonisent leurs victimes) commencent à décimer la planète, Ray et ses enfants prennent leurs jambes à leur cou direction Boston, où maman passe le week-end. Leur parcours sera pour le papa castré une odyssée rédemptrice, vouée à protéger la vie de ses enfants mais, surtout, à protéger leur innocence. En font foi plusieurs scènes où Ray retient son fils, lequell, fatigué de fuir la menace, veut rebrousser chemin pour prendre part à l'offensive armée. Mais on retient surtout celles, nombreuses, où papa bloque la vue de sa fille, trop jeune et trop pure pour poser le regard sur cette holocauste — évidemment moins belle sans Benigni.

Au-delà de ces quelques intentions et traits psychologiques des personnages, à peine suffisants

pour une bédé, Spielberg abandonne toute recherche en ce sens. La peur est leur seul moteur, leur survie, le seul instinct qui leur reste. Si bien que le voyage à leurs côtés inspire au mieux l'indifférence, au pire l'ennui. Tom Cruise, pour sa part, a choisi l'indifférence, ce qui lui va bien compte tenu que ses tics et ses limites sautent aux yeux dès qu'il s'intéresse à ce qu'il fait. En génie fêlé, Tim Robbins tente, l'espace d'une séquence, de relever le niveau, mais c'est lui qui au bout du compte se voit tourné en bourrique. Eût-il compris que *La Guerre des mondes* est le film d'un milliardaire en panne d'inspiration, qui nous divertit pour se désennuyer, qu'il aurait sans doute passé son tour comme moi-même j'aurais aimé passer le mien.

Collaborateur du Devoir

Bell
FESTIVAL D'ÉTÉ DE QUÉBEC
 infofestival.com

7 AU 17 JUILLET 2005

La Série
TÊTES D'AFFICHE
 Capitale-Nationale Québec

JENNIFER LARMORE
 et l'OSQ
 sous la direction de Yoav Talini

DES JARDINS SYMPHONIQUE avec l'OSQ
 sous la direction de Gilles Bellemare

14 juillet
 Grand Théâtre de Québec • 20h30

9 et 10 juillet
 Grand Théâtre de Québec • 20h30

Offre exclusive aux détenteurs de la carte Visa Desjardins

Desjardins

Billets en vente sur **BILLETECH**
 1 877 643-8131

Info Festival Bell
 418 529-5200 / 1 888 992-5200
 www.infofestival.com

festival ORFORD

Du 23 juin au 13 août

Mozart,
 La Clemenza di Tito

Vendredi 8 juillet, 20 h
Mardi 12 juillet, 20 h
 Yannick Nézet-Séguin, chef d'orchestre
 François Racine, metteur en scène
 Bernard Fortin, narrateur
 Musiciens de l'OM
 Chanteurs de l'Atelier lyrique du Centre d'arts Orford

Addis,
 airs savoureux à l'italienne
 Concert-bénéfice présenté par la **BANQUE NATIONALE**

Samedi 9 juillet, 19 h
 Phillip Addis, baryton
 Emily Hamper, piano

Plus de 40 concerts!
Forfaits souper-concert 40 \$*
 * s'appliquent à la plupart des concerts.
Forfaits hébergement-concert à partir de 78 \$ p. p. occ. dbl.
Abonnez-vous
 et profitez de rabais et privilèges.

1 800 567-6155
www.arts-orford.org
billetterie@arts-orford.org
3165, chemin du Parc, Orford

centre d'arts ORFORD

cet été, jouez à la chaise musicale!

LE DEVOIR **Gouvernement du Canada** **Government of Canada** **Québec**
 *Ministère de la Culture et des Communications
 *Emploi-Québec

L'OFF FESTIVAL DE JAZZ
 de Montréal

SAMEDI 2 JUILLET
Mathieu Bélanger quartette
 17h • Quai des brumes
Janis Steprans
 20h • O Patro Vys
Joel Miller - Mandala
 22h • O Patro Vys
20\$ POUR LES 2 CONCERTS AU O PATRO VYS • 15\$ POUR LE SECOND

www.LOFFfestivaldejazz.com

DIMANCHE 3 JUILLET • CLÔTURE
 20h • Lion d'Or
Guy Nadon Quintet
 CLAUDE DIOTTE, GUITARE • ALAIN PICOTTE, BASSE • YVAN BELLEAU, SAXOPHONE • GUSLAIN POTVIN, TROMPETTE • GUY NADON, BATTERIE
 SUIVI DE **Yannick Rieu**
 TONI ALBINO, BATTERIE • ROBIE KUSTER, BATTERIE • CHRISTIAN LAQUELUX, PERCUSSIONS • DANIEL THOUIN, FENDER RHODES/PIANO • YANNICK RIEU, SOPRANO/TÉNOIR
 ET DE **Comb-OFF - Jam Session**
 IVANHOE JOUCOEUR, TROMPETTE • SERGE LAVOIE, GUITARE • ALEX BELLEGARDE, CONTREBASSE • CLAUDE LAVERGNE, BATTERIE • FRANÇOIS MARCAURELLE, PIANO ET DIRECTION

24 JUN - 3 JUILLET

QUAI DES BRUMES **LION D'OR** **O PATRO VYS**
 4481, Saint-Denis • (514) 381-1111 1676, Ontario Est 356, rue Mont-Royal Est

Cinéma

Un constat pessimiste

UP AND DOWN

Réalisation: Jan Hřebejk. Scénario: Petr Jarchovský. Avec Petr Forman, Emilia Vasyrova, Natasa Burger, Jan Triska. Image: Jan Malir. Montage: Vladimír Barak. Musique: Ales Brezina. République tchèque, 2004, 108 min. (V.o. avec sous-titres anglais).

ANDRÉ LAVOIE

La République tchèque a connu de nombreux bouleversements en moins de 20 ans et, par bonheur, ceux-ci se sont produits sans effusion de sang. Avec le retrait des forces soviétiques en 1991, la séparation d'avec la Slovaquie en 1993 et l'introduction (rapide) à l'économie de marché, le peuple tchèque ne manque pas de souffle. Mais derrière le «velours» de ces révolutions se cache l'existence de tous ces oubliés des livres d'histoire.

Dans *Up and Down*, il est clair que le cinéaste tchèque Jan Hřebejk tient à leur donner la parole, et à montrer une société cherchant à freiner la cadence des réformes, ayant peine à se souvenir d'un passé si différent de leur présent, et pourtant pas si lointain. D'ailleurs, il n'est pas étonnant de voir les personnages de son film se réfugier dans l'alcool, le racisme, les magouilles ou l'exil, question de fuir une réalité qui leur échappe. Ou les laisse sur la voie d'évitement.

Sans jamais atteindre la complexité des réussites de Robert Altman (de *Nashville* à *Short Cuts*) ou de Paul Thomas Anderson (*Magnolia*), Jan Hřebejk aligne une série d'intrigues dont le lien semble parfois tenu, pour ne pas dire inexistant, avant qu'un curieux revirement de situations finisse par emboîter toutes les pièces du puzzle. Sans pour autant apporter de quelconques solutions définitives.

Deux passeurs d'immigrants illégaux en provenance de Slovaquie abandonnent un groupe d'Indiens juste après la frontière de la Répu-

blique tchèque mais oublient de remettre à une mère son bébé. A Prague, ils décident de vendre le poupon à un prêteur sur gages; le bébé fera le bonheur de Mila (Natasa Burger), désespérée de ne pas avoir d'enfant et nullement qualifiée pour l'adoption puisque Franta (Jiri Machacek), son conjoint, possède un casier judiciaire pour cause de grabuge pendant les matchs de soccer. Pendant ce temps, Otto (Jan Triska), un éminent professeur dont les jours sont comptés, réunit à une même table son ancienne famille et la nouvelle qu'il a formée avec Hana (Ingrid Timkova), sa belle compagne impliquée dans l'aide aux réfugiés. Au cours du repas, l'amertume de Vera (Emilia Vasyrova), la première épouse, une traductrice d'origine russe vivant dans la pauvreté, éclabousse tous les convives, mettant dans l'embarras Martin (Petr Forman, le fils de Miloš Forman), son fils aîné, revenu d'Australie pour renouer avec un père qu'il méprise.

La démonstration du chaos social dans *Up and Down* n'est pas toujours très limpide, une confusion provoquée par des blocs narratifs qui semblent si disparates que l'on en vient à se demander où tout cela nous mène. Jan Hřebejk s'attarde longuement sur chaque milieu, allant des petits truands dignes d'un film de Tarantino jusqu'à l'élite coincée, pour qui une personne buvant de la bière constitue une faute de goût. Du phénomène des hooligans, repaire de tous les intolérants, à la morosité des policiers en passant par le visage de Prague que certains jugent défiguré par l'immigration, *Up and Down* dresse un constat pessimiste, assorti toutefois de moments cocasses et touchants. Et l'on peut même apercevoir l'écrivain et ancien président Vaclav Havel, autre image symbolique qui semble aussi faire partie d'un passé lointain.

Collaborateur du Devoir

LES TEMPS QUI CHANGENT

Réalisation: André Téchiné. Scénario: André Téchiné, Laurent Guyot, Pascal Bonitzer. Avec Catherine Deneuve, Gérard Depardieu, Gilbert Melki, Lubna Azabal, Malik Zidi. Image: Julien Hirsch. Montage: Martine Giordano. France, 2004, 98 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Même si le dix-septième long métrage d'André Téchiné affiche une belle brochette de stars et s'ancre dans un cadre exotique, il semble avoir été conçu dans un climat de légèreté intimiste, accentué par une caméra à l'épaule souvent fébrile. Nous sommes loin du caractère grandiloquent des *Egarés* ou de l'ambiance torturée d'*Alice et Martin*. *Les temps qui changent*, titre flou permettant tous les possibles, établit une curieuse démonstration, celle du premier amour qui pourrait bien être le dernier... Encore faut-il que les personnes concernées acceptent de jouer le jeu.

A titre d'ingénieur, Antoine (Gérard Depardieu) supervise un important chantier à Tanger, mais les véritables motifs de sa présence au Maroc sont d'ordre sentimental. Trente ans plus tard, il n'a toujours pas oublié Cécile (Catherine Deneuve), devenue animatrice de radio mais surtout l'épouse de Nathan (Gilbert Melki), médecin juif marocain, et mère de Samy (Malik Zidi), qui vit maintenant à Paris. Antoine revient hanter la vie de Cécile pour la reconquérir alors qu'elle ne sait composer avec un fils débarquant avec sa «compagne» Nadia (Lubna Azabal), et son gamin né de père inconnu, pour mieux se réfugier dans les bras de son ami Bilal. Le vieil amoureux transi ne s'avoue pas vaincu, mais la situation conjugale et familiale de Cécile n'a rien pour le favoriser. Un tragique événement fera basculer le cours des choses.

Tensions en tous genres

Les temps qui changent débute par une scène annonciatrice d'un drame dont on ignore l'issue finale; tout le reste du film n'est en somme qu'un long flash-back, laissant planer une odeur de mort sur ce récit d'amour(s) et de désirs. Ceux-ci se déclinent d'ailleurs à tous les âges, de tous les sexes et de la manière la plus idéaliste (Antoine) à la plus animale (Samy), en passant par la douleur des liens du sang (Nadia vit avec peine le rejet de sa sœur jumelle, physiquement identique mais son contraire en tous points). On retrouve d'ailleurs là quelques-uns des thèmes privilégiés de Téchiné, où à la violence des passions s'oppose la confusion des sentiments, comme si chaque geste d'amour était aussi un acte de rébellion, de transgression.

Depuis longtemps, ses films sont peuplés de gens de différentes générations, qui parfois se comprennent et à d'autres moments s'affrontent. La dynamique est semblable dans *Les temps qui changent*, alors que les secrets continuent d'empoisonner l'existence de la famille de Cécile, n'osant aborder la bisexualité de son fils, et encore moins remettre en question le fait que les choses ne tournent plus rond entre elle et Nathan. Mais de là à se précipiter dans les bras d'Antoine...

Le spectateur s'imagine sans doute qu'elle le fera. Un acteur, et plus encore une star, n'est-il pas la somme de tous ses personnages? La chose n'a jamais paru aussi évidente devant Catherine Deneuve et Gérard Depardieu, que François Truffaut (*Le Dernier Métro*) et Alain Corneau (*Le Choix des armes*, *Fort Saganne*) avaient réunis avant Téchiné mais qui portent, aujourd'hui plus que jamais, les traces du temps qui passe... et qui change: le visage, le corps, et l'âme. D'une retenue bienfaisante, abordant avec

humilité, et sans cabotage, un rôle étrange, Gérard Depardieu s'en tire bien, même si l'on pourrait croire que Téchiné n'en a que pour la Deneuve, avec qui il tourne pour la cinquième fois. Cette nouvelle rencontre ne constitue pas le som-

met de leur collaboration mais humanise davantage l'image de l'actrice. Au contact du réalisateur de *Ma saison préférée*, elle change. Pour le mieux.

Collaborateur du Devoir

« Atmosphère sulfureuse »
« Anna Mouglalis (obscur objet du désir) »
Audio: France, LE DEVOIR

« Création fatale » « Captivant » « Daniel Auteuil, parfait »
« Partition musicale pénétrante » « De très belles qualités »
Mus: Audio France, LA PRESSE

« Attraction fatale »
« Daniel Auteuil, Greta Scarchi, Anna Mouglalis sont sensationnels »
Michel Thoreau, LE JOURNAL DE MONDRIAN

dangereusement belle... irrésistiblement faible... aveuglément fidèle?

« Film européen par excellence »
« Sélection Officielle » « Annuaire de la Critique » Cannes, 2004

Le Prix du Désir

Un film de Roberto ABDO
avec les acteurs: Greta Scarchi, Daniel Auteuil, Anna Mouglalis

À L'AFFICHE! COMPLEXE COCOPHON QUARTIER LATIN Ven. - JUIL. 19H15 - 19H45 19H00 - 21H00

AURORE

SUITE DE LA PAGE E 1

On peut aujourd'hui se demander ce que Téléspore Gagnon dirait du film de Luc Dionne, lequel prend certaines libertés avec les faits en se gardant bien d'épaissir la psychologie des personnages. Celui de la marâtre, joué par Hélène Bourgeois-Leclerc, est à peine plus nuancé que celui qui a ruiné la carrière de Lucie Mitchell. Les monstres sont des monstres, et prêter à celui-ci des circonstances atténuantes reviendrait à dévaluer le sacrifice de la petite, et du même souffle invalider cette figu-

re christique dans laquelle le Québec paroissial, livré à ses messeigneurs et à ses curés, s'est miré pendant près d'un demi-siècle.

À cet égard, Jacques Ferron voyait dans le triomphe populaire de la pièce un aveu du public: «Quelle est la signification de ce mélodrame?» s'interrogeait-il dans la *Revue socialiste* au printemps 1951. On préférerait qu'il n'y en ait pas. *Aurore*, l'enfant martyre, quelle horreur, quelle insanité! *Là-dessus nos beaux esprits furent toujours unanimes. Pourtant, c'est une œuvre précieuse. Un aveu, bien sûr: la mission du théâtre en ce pays, à*

cause de la fausseté régnante, est de faire remonter au grand jour, par une sorte de psychanalyse, l'âme refoulée du peuple. Un aveu de culpabilité collective.»

Quel sentiment coupable les Québécois d'aujourd'hui, interpellés de nouveau par ce fait divers mythique mais ô combien ridicule, iront-ils confesser à *Aurore*? Et, puisqu'il faut poser la question en des termes qu'Alliance et Cinéma-ginaire peuvent comprendre: combien seront-ils, dans les salles, pour implorer son pardon?

Collaborateur du Devoir

★★★★★
«... le tumulte des sentiments touche juste.»
Olivier de Bruyn, Le Point

★★★★★
«Outre les comédiens, l'image et le son sont magnifiques.»
Jean Roy, L'Humanité

★★★★★
«CE TECHINÉ EST SURPRENANT.»
Heather Chalmers, Elle

PAIRO BRATO, co-présentateur
CATHERINE DENEUVE
GERARD DEPARDIEU
GILBERT MELKI
MALIK ZIDI
LUBNA AZABAL

un premier amour peut-il devenir un dernier amour?

LES TEMPS QUI CHANGENT

ANDRÉ TÉCHINÉ

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

TOURNAI (Québec) Ven. - JUIL. 19H30 - 19H45
17H00 - 19H15 - 21H00

EX-CENTRIS Ven. - JUIL. 19H10 - 19H45
19H15 - 21H10

DÉJÀ PLUS DE 3 MILLIONS \$ AU BOX-OFFICE!

«... LE MEILLEUR FILM QUÉBÉCOIS DEPUIS LONGTEMPS ! »
Marie-Esther, Le Devoir

★★★★★
«RENVERSANT... TOUT SIMPLEMENT LE MEILLEUR FILM QUÉBÉCOIS DEPUIS DES ANNÉES.»
Suzanne Giguère, Le Soleil

★★★★★
«POLÈMEMENT BON ! »
Marie-Esther, Le Devoir

★★★★★
«C.R.A.Z.Y. constitue la belle surprise de Québec québécois de cette année.»
Michel Gauthier, Radio-Canada

★★★★★
«Un film d'exception. Bravo ! Bravo ! »
Marie-Esther, Le Soleil

MICHEL COTÉ
MARC-ANDRÉ GRONDIN DANIELLE PROUlx

C.R.A.Z.Y.

À L'AFFICHE!
CONSULTEZ LES GUIDES HONNAIRES DES CINÉMAS

Cavalia

DEMANDE EXCEPTIONNELLE !
12 NOUVELLES REPRÉSENTATIONS
MAINTENANT JUSQU'AU 24 JUILLET

14 AU 26 JUIN, 3, 10 JUILLET, 24 JUILLET

Sous le grand Chapiteau blanc au Technoparc de Montréal (sortie Technoparc de l'autoroute Bonaventure)

WWW.CAVALIA.NET
1-866-999-8111

TICKETPRO